

Séquence 1

La question de l'altérité

Objet d'étude

- ▶ La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVI^e siècle à nos jours

Activités

- ▶ Étude de deux groupements de textes.

Sommaire

Introduction

1. Découverte d'un continent et découverte de l'Autre
2. L'utopie et la rencontre avec l'Autre au XVII^e siècle
3. Regards de voyageurs du XVIII^e au XX^e siècle : l'Autre, miroir et mire de soi

Introduction

La séquence proposée ici concerne la question de l'homme dans les genres argumentatifs du XVI^e siècle à nos jours. Plus précisément, elle porte sur la question de l'altérité : les textes étudiés nous permettront de comprendre comment, en dessinant sa modernité, l'homme européen considère autrui, celui qu'il rencontre notamment en découvrant le Nouveau Monde, à la Renaissance, et comment ce regard sur l'autre évolue. Et nous verrons enfin que, par cette évolution, l'homme parvient à se redéfinir. Ainsi, en confrontant deux notions, altérité et modernité, nous pourrions voir se dessiner un homme nouveau.

Définissons d'abord brièvement ces deux notions, que les études inscrites dans la séquence permettront ensuite d'affiner.

A

Deux notions clés : altérité et modernité

L'altérité d'abord : pour le TLF¹, elle est définie comme « caractère, qualité de ce qui est autre » ; le terme vient du latin tardif « *alteritas* », qui signifie « différence » et vient lui-même du latin classique – le pronom « *alter* » signifie en latin « l'un et l'autre ». L'altérité, ainsi comprise grâce à l'étymologie, met donc en jeu à la fois mon rapport à autrui, c'est-à-dire ma rencontre avec l'étranger, et le sentiment que j'en retire de ma différence. On peut donc le mettre en relation avec la découverte du Nouveau Monde, survenue à partir de la fin du XV^e siècle avec l'arrivée de Christophe Colomb aux Bahamas (1492). Cette rencontre de l'Autre pose à l'homme européen de nombreuses questions :

- Les indigènes des Amériques sont-ils des hommes ?
- Comme leur apparence et leurs modes de vie sont profondément différents des miens, puis-je considérer que je leur suis supérieur ?
- Ma culture est-elle légitime, puisque le développement de ces populations a abouti à d'autres pratiques que les miennes ?
- Quelle confiance puis-je accorder à ma religion, notamment, puisqu'elle n'est pas répandue sur ces terres jusqu'alors inconnues ?

Nombreuses sont ainsi les questions que pose cette rencontre avec les indigènes d'Amérique, et l'on comprend que la découverte du Nouveau Monde ait pu occasionner un bouleversement des mentalités et conceptions européennes.

1. Vous aurez toujours intérêt à consulter le *Trésor de la Langue française*, dictionnaire accessible en ligne : <http://atilf.atilf.fr/>

Ce bouleversement, c'est ce que l'on a coutume de considérer comme le début des temps modernes : pour les historiens, l'époque moderne commence à la Renaissance ; le mouvement culturel qui s'épanouit alors, l'humanisme, jette les bases de **cette modernité** – et si l'on écoute les débats actuels, à la radio, dans les journaux, ou à la télévision, l'on entend souvent les hommes politiques et les intellectuels se réclamer de cet humanisme qui se fait jour au XVI^e siècle, en France. N'oublions pas cependant que l'apparition de ce mouvement n'est pas seulement due à la découverte du Nouveau Monde, mais à un ensemble de facteurs dont il sera aussi question dans cette séquence. Et la question de l'Autre et du rapport entre les Européens et les peuples qui leur sont étrangers est l'un des fondements de la modernité.

B Un parcours de la Renaissance au XX^e siècle

L'objectif de cette séquence est donc de répondre à deux questions : comment la pensée européenne a-t-elle considéré l'Autre depuis l'aube des temps modernes ? Et en quoi cette réflexion sur l'Autre entraîne-t-elle une nouvelle conception de l'Homme ?

Pour répondre à ce double questionnement, cette séquence propose un parcours à travers les époques, depuis le XVI^e siècle, époque de l'humanisme, jusqu'au XX^e siècle. Les textes proposés en lecture analytique appartiennent chacun à un siècle différent.

Montaigne intervient avec ses *Essais* à la fin du XVI^e siècle, et exprime une position critique sur la façon dont les Européens de son temps considéraient les indigènes d'Amérique. Dans *Les cannibales*, chapitre des *Essais* réservé à cette question, il examine ainsi la notion de sauvagerie, et celle de barbarie qui lui est corollaire². Sa réflexion, nous le verrons, inaugure une position toute nouvelle, celle du relativisme.

Et c'est cette conception nouvelle – voire révolutionnaire du point de vue de la pensée – que le libertin **Cyrano de Bergerac** prolonge, au XVII^e siècle, à travers l'ouvrage fantaisiste intitulé *L'autre monde ou les états et empires de la lune* : la rencontre du narrateur, voyageur intrépide, et des Sélénites, habitants de la lune, est l'occasion d'un récit où le divertissement le dispute à une critique sévère de l'ethnocentrisme.

Au XVIII^e siècle, le siècle des Lumières³, le succès des récits de voyage se confirme et donne lieu à des créations littéraires toujours divertissantes et de plus en plus critiques : les *Lettres persanes* de **Montesquieu** raconte ainsi le voyage de deux Persans, Uzbek et Rica, qui, au cours de

2. Corollaire : lié par le sens.

3. L'exploration des Lumières fera plus précisément l'objet de la seconde séquence sur le thème, autour de l'étude intégrale de *Micromégas*, que vous pouvez commencer avec profit à lire en parallèle avec cette première séquence.

leur voyage, parviennent à Paris ; ce roman épistolaire⁴ met en scène le regard du Naïf, ou de l'Ingénu, qui sera beaucoup exploité en ces temps de censure, et qui donne à la satire une efficacité nouvelle. Un demi-siècle plus tard, **Bougainville**, voyageur réel à qui la France doit la découverte de Tahiti, narre son expédition autour du monde dans un ouvrage qui remportera un grand succès ; Diderot voit dans le navigateur un vrai « philosophe des Lumières » et nous verrons effectivement en quoi son récit permet de transmettre une vision nouvelle du monde et de l'homme, toujours dans la perspective de son rapport à l'Autre.

Enfin, nous ferons un bond jusqu'au XX^e siècle, où il sera intéressant de découvrir, à travers un extrait, l'œuvre et le regard de **Nicolas Bouvier**, autre grand voyageur, dont les écrits connaissent actuellement un notable succès.

Comme vous le voyez, la séquence inscrit l'étude dans une perspective chronologique : elle permet ainsi de réviser rapidement les grands mouvements de pensée qui marquent l'évolution idéologique⁵ depuis le XVI^e siècle, ce qui vous sera utile pour aborder ensuite les autres séquences de cette année. Vous remarquerez dans cette perspective que le XIX^e siècle est absent : non pas que les hommes de cette époque ne se soient pas intéressés à l'Autre, mais parce que, sous l'influence du romantisme, la littérature se centre sur l'expression du Moi ; les questions relatives à l'altérité passent donc au second plan, alors qu'elles sont majeures aux autres époques.



Méthode

Les études menées en lecture analytique alternent entre des récits de voyage réel et des récits de voyage imaginaire – à l'exception de Montaigne, qui n'est pas allé sur les territoires américains mais s'inspire de ses lectures. Cette approche va nous permettre de faire une autre distinction fondamentale pour vos études littéraires, entre création fictive – qu'on appelle aussi poétique – et relation littéraire, c'est-à-dire un récit ancré dans le réel, auquel un auteur apporte une dimension poétique dans la mesure où il re-fabrique un monde à partir de son expérience.

La plupart des textes étudiés seront mis en relation, dans des activités complémentaires, avec des études iconographiques : nous compléterons ainsi nos connaissances sur l'humanisme en regardant plus précisément la célèbre « étude de proportions » que l'on doit à Léonard de Vinci – et non à Manpower ! Nous verrons aussi qu'à travers le temps, cet esprit libre et étrange qu'est Cyrano de Bergerac – auteur réel

4. Roman épistolaire : roman constitué de lettres adressées par les personnages, et imaginées par l'auteur.

5. On appelle idéologique ce qui concerne le mouvement des idées, dans le domaine politique notamment, mais aussi dans le domaine philosophique.

qu'Edmond Rostand mettra en scène bien plus tard dans sa fameuse pièce – inspire les débuts du cinéma ; et que, de même, quelque chose du tableau tahitien que Bougainville nous a laissé par écrit persiste bien plus tard également dans les compositions de Gauguin. Ces études iconographiques devront donc être mises en relation avec les textes pour favoriser un dialogue entre art et littérature.

Cette séquence étant la première de l'année, elle va vous permettre également de revoir les notions de base que vous avez travaillées en seconde :

- l'énonciation : une fiche de révision lui est consacrée à la fin du premier chapitre, ainsi que deux séances d'exercices autocorrectifs, établis sur une progression relative aux difficultés que cette analyse peut présenter ;
- la notion de contexte, en liant les lectures analytiques à des activités qui porteront sur l'époque des textes : la Renaissance retiendra notre attention ainsi que les Lumières, quoique plus rapidement car la deuxième séquence y reviendra⁶ ;
- l'analyse des genres littéraires et des formes de discours. Vous devrez être capable, à la fin de cette séquence, d'identifier les deux catégories littéraires que sont l'essai et l'utopie, et de récapituler les traits distinctifs d'un discours argumentatif direct et indirect.

Enfin, n'oublions pas que vous préparez aussi une épreuve écrite. Dans cette perspective, la culture acquise par le panorama historique et idéologique est également importante : une bonne connaissance du contexte dans lequel s'inscrit un discours permet de mieux le comprendre et d'avoir accès plus facilement à son analyse. Mais l'écrit suppose aussi des méthodes assurées. Nous reverrons donc l'étude d'un corpus et l'écriture d'invention, par le biais des **fiches-méthode** et **d'exercices** qui vous permettront de vous entraîner et pour lesquels vous aurez des **corrigés rédigés**.



Quelques conseils

- ▶ Réalisez bien les activités dans l'ordre ; leur progression est conçue pour faciliter la mémorisation et l'organisation des idées.
- ▶ Faites des fiches en parallèle du cours pour consolider cette mémorisation ; ne vous contentez pas de surligner les idées.
- ▶ Sur ces fiches, notez les problématiques de chaque étude, le plan des lectures analytiques et les idées force.
- ▶ Constituez-vous en parallèle un lexique, par exemple sur un carnet-répertoire, des notions utiles à l'analyse : l'étude littéraire suppose la même précision que le cours de mathématiques ou de sciences ; on ne peut donc la mener à bien sans utiliser les bons outils, et ces outils, ce sont les notions de l'analyse.
- ▶ Interrogez-vous régulièrement et, éventuellement, parlez à votre entourage de ce que vous aurez appris : la reformulation aide à la mémorisation.

Bon courage à toutes et à tous !

6. Note 3.

1

Découverte d'un continent et découverte de l'Autre

A

La découverte de l'Autre, un événement fondateur dans l'histoire de la pensée occidentale

1. L'impact de la découverte de l'Amérique

La découverte du Nouveau Monde réactive le questionnement des Européens sur leur relation à l'étranger ; en cela, elle participe à la redéfinition par l'homme de sa position dans le monde, et donc contribue à l'essor de l'humanisme. Parmi les phénomènes qui sont à l'origine de la Renaissance, on compte donc cette découverte géographique : l'accostage de Christophe Colomb aux Bahamas. Cette découverte est le produit du hasard : le navigateur espagnol avait en fait pris la route des Indes pour aller à la recherche des précieuses épices ; une erreur de navigation occasionne la découverte de ces nouvelles terres, à proximité de ce continent que l'Europe appellera plus tard Amérique, et surtout la rencontre avec les indigènes de ces contrées dont les Européens ignoraient jusqu'alors l'existence. Nous verrons dans l'étude du corpus comment Christophe Colomb les décrit dans sa lettre à Santangel, son protecteur.



© akg - images.

2. La redécouverte des textes antiques

Cette découverte géographique n'est qu'un des facteurs qui ont amené la Renaissance en Europe. Il faut aussi compter parmi eux la redécouverte des textes antiques, consécutive aux Croisades par lesquelles les Européens tentaient de défendre les territoires du Christ contre les Ottomans. En 1204, lors de la quatrième croisade, les Européens s'emparent de Constantinople, qu'ils mettent à sac ; la ville retrouve son rôle de capitale qu'elle avait dans l'Empire romain tardif : elle est alors le centre de l'Empire latin fondé par les Croisés en 1261. Mais, en 1453, soit moins de deux siècles plus tard, la ville tombe à nouveau aux mains des Ottomans. Cette victoire des Ottomans provoque un long exode des habitants chrétiens de Constantinople, qui se dirigent alors vers l'Europe. Parmi eux, les savants qui jusqu'alors conservaient dans cette ville, qui fut le centre de l'Empire romain d'Orient – anciennement appelée Byzance –, les trésors de la culture antique, grecque notamment, auxquels les Européens n'avaient plus accès. Ce mouvement d'exode permet donc à ces derniers de redécouvrir ces textes anciens : à la recherche de cités pour les accueillir et assurer leur protection, les savants byzantins affluent notamment à Florence, riche cité marchande à l'époque ; et leur arrivée apporte un renouveau profond de la pensée.

Par l'intermédiaire de ces savants, l'Europe redécouvre donc la littérature antique, en particulier certains textes grecs auxquels elle n'avait pas accès jusqu'alors. Florence devient ainsi un berceau intellectuel, sous l'impulsion de savants tels que Marsile Ficin, qui se lance dans la traduction et le commentaire de ces textes ; il diffuse notamment à ses élèves la philosophie de Platon. C'est ainsi que l'homme devient un objet d'émerveillement, puisqu'on redécouvre ses œuvres inscrites dans le temps et donc la puissance de sa culture, et l'objet aussi de toutes les préoccupations : l'anthropocentrisme, cette position de « centre » accordée à l'homme (*anthropos* en grec), qualifie cet intérêt pour tout ce qui concerne l'homme, depuis les questions anatomiques jusqu'à son rapport à Dieu, en passant par des terrains aussi pratiques que l'éducation et la politique. Et cet anthropocentrisme est le principe de ce mouvement culturel que les romantiques⁷ ont appelé, *a posteriori*, l'humanisme. Nous aurons l'occasion, par l'intermédiaire de l'activité TICE sur l'humanisme, d'approfondir ces aspects. Retenons pour l'instant cet intérêt accordé à tout ce qui constitue l'homme, et que la rencontre de l'Autre contribue à réactiver.

7. Le romantisme est un mouvement artistique du XIX^e siècle ; les romantiques, attachés à l'Histoire, ont largement contribué à la dénomination des mouvements de pensée qui ont marqué l'Europe avant eux.

3. L'historien grec Hérodote réfléchit sur l'Autre, le barbare

Parmi les ouvrages anciens redécouverts pendant la Renaissance réside celui d'Hérodote, qu'on intitule *l'Histoire* par la traduction littérale de ce mot grec *historia, qui signifie en réalité « enquête ». Hérodote est ainsi, pour nous, le père de cette discipline. Mais il est aussi celui qui a tenté de théoriser la rencontre avec l'Autre. Rappelons-nous : à l'aube du V^e siècle avant Jésus-Christ, les Grecs, alors disséminés en petits royaumes sans liens politiques étroits, doivent résister à la poussée des Perses qui tentent de coloniser la Grèce. Obligées de se coaliser pour résister à la puissance des armées orientales, les armées grecques remportent des victoires décisives à Marathon en 490, aux Thermopyles et à Salamine en 480, et enfin à Platées en 479, et expulsent définitivement les armées du roi perse Xerxès. Ces événements sont fondamentaux : d'abord parce qu'ils occasionnent l'alliance entre les Grecs, et donc la constitution d'une politique et d'une culture relativement communes, qu'on appelle l'hellénisme ; ensuite parce qu'ils déclenchent une véritable réflexion grecque sur le rapport à l'Autre :

- Pourquoi les Perses ont-ils voulu envahir un territoire dont ils étaient pourtant relativement éloignés ?
- Pourquoi les Grecs, jusqu'alors isolés dans de petits royaumes, ont-ils souhaité se coaliser pour s'opposer aux conquérants ?
- En quoi ceux-ci étaient-ils donc plus étrangers que les habitants d'un État grec pour ceux d'un autre État grec ?
- Qu'est-ce qui définit la différence entre les cultures ?
- Qu'est-ce qui peut justifier une guerre pour défendre sa propre culture ?

Ce sont toutes ces questions qu'Hérodote entreprend de traiter dans *L'Histoire*. En voici l'introduction : « *En présentant au public ces recherches, Hérodote d'Halicarnasse se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, de célébrer les grandes et merveilleuses actions des Grecs et des Barbares, et, indépendamment de toutes ces choses, de développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre* ».

Le propos est clair : d'une part, on observe la distinction opérée entre Grecs et Barbares, ce dernier terme désignant l'Autre, l'étranger ; d'autre part, cet étranger ne fait pas l'objet d'une discrimination : Hérodote s'appliquera simplement à rechercher, à travers le récit d'anecdotes, souvent croustillantes, en quoi il est **différent**. *L'Enquête* s'appuie par ailleurs sur l'expérience : Hérodote rapporte des faits qu'il a recueillis lors de ses voyages en Orient – c'est-à-dire, pour nous, le Moyen-Orient. Entre 460 et 454 approximativement, il effectue ainsi un séjour en Égypte, visite la Syrie et Tyr, voyage dans l'Empire perse, se rend à Babylone... De ses aventures, il rapporte une collection d'anecdotes. Voici, par exemple, ce qu'il nous dit sur les Indiens :

« Il y a d'autres Indiens, qui habitent au nord : ils sont voisins de la ville de Caspatyre et de la Pactyice. Leurs mœurs et leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens, et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays des endroits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts et parmi ces sables des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse, et qui viennent de ce pays, où elles ont été prises à la chasse.

Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce ; elles se pratiquent sous terre un logement. Pour le faire, elles poussent en haut la terre, de la même manière que nos fourmis ordinaires, et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or. On envoie les Indiens ramasser ce sable, dans les déserts. »⁸

L'activité d'Hérodote consiste donc à la fois à narrer les expériences qu'il a vécues, à rapporter les anecdotes qu'il a collectées lors de ses voyages, et à les commenter en osant des interprétations personnelles : son ouvrage fonde, par ces trois aspects, ce qu'on appelle la *littérature de voyage*. Premier « explorateur », Hérodote inaugure en effet un genre qui ne cessera ensuite de remporter le plus grand des succès. L'héritage antique nous a ainsi livré nombre d'ouvrages qui poursuivent l'entreprise amorcée par Hérodote – citons par exemple la *Geographica* de Strabon, auteur du I^{er} siècle après Jésus-Christ. Et c'est dans cette lignée que s'inscrivent les relations de voyage⁹, sur lesquelles se précipitent les lecteurs du Moyen-Âge et de l'époque moderne. Nous en reparlerons après l'étude du corpus qui suit.

B Étude d'un corpus : Comment est perçu le Nouveau Monde lors de sa découverte ?

Voici un ensemble de trois textes qui traitent de la découverte du Nouveau Monde et de ses habitants.

TEXTE A : Christophe Colomb (1451-1506), *Lettre à Santangel*. Écrits recueillis dans *La découverte de l'Amérique*, éd. La Découverte / Poche, Paris, 2006.

TEXTE B : Jean de Léry (1534-1613), *Voyage en terre de Brésil*, 1578.

TEXTE C : Montaigne (1533-1592), *Essais*, « Des cannibales », dernière édition 1595.

8. Hérodote, *L'Enquête*, III, 102, traduction par LARCHER, sur le site de Philippe Remacle.

9. L'expression « relation de voyage » a longtemps été utilisée à l'époque moderne – donc à partir du XVI^e siècle – pour désigner les témoignages rapportés par les voyageurs ; il faut entendre le terme de « relation » dans son sens latin de « récit ».



Texte A

Christophe Colomb écrit à son protecteur Luis de Santangel, trésorier des souverains espagnols, qui l'a aidé dans son projet.

Les gens de cette île et de toutes les autres que j'ai découvertes ou dont j'ai eu connaissance vont tout nus, hommes et femmes, comme leurs mères les enfantent, quoique quelques femmes se couvrent un seul endroit du corps avec une feuille d'herbe ou un fichu de coton qu'à cet effet elles font. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes, et ils ne sont point faits pour cela ; non qu'ils ne soient bien gaillards et de belle stature, mais parce qu'ils sont prodigieusement craintifs. Ils n'ont d'autres armes que les roseaux lorsqu'ils montent en graine, et au bout desquels ils fixent un bâtonnet aigu. Encore n'osent-ils pas en faire usage, car maintes fois il m'est arrivé d'envoyer à terre deux ou trois hommes vers quelque ville pour prendre langue [contact], ces gens sortaient, innombrables mais, dès qu'ils voyaient s'approcher mes hommes, ils fuyaient au point que le père n'attend pas le fils. Et tout cela non qu'on eût fait mal à aucun, au contraire, en tout lieu où je suis allé et où j'ai pu prendre langue, je leur ai donné de tout ce que j'avais, soit du drap, soit beaucoup d'autres choses, sans recevoir quoi que ce soit en échange, mais parce qu'ils sont craintifs sans remède.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont rassurés et ont surmonté cette peur, ils sont à un tel point dépourvus d'artifice et si généreux de ce qu'ils possèdent que nul ne le croirait à moins de ne l'avoir vu. Quoi qu'on leur demande de leurs biens, jamais ils ne disent non ; bien plutôt invitent-ils la personne et lui témoignent-ils tant d'amour qu'ils lui donneraient leur cœur. Que ce soit une chose de valeur ou une chose de peu de prix, quel que soit l'objet qu'on leur donne en échange et quoi qu'il vaille, ils sont contents. Je défendis qu'on leur donnât des objets aussi misérables que des tessons d'écuelles cassées, des morceaux de verre ou des pointes d'aiguillettes, quoique, lorsqu'ils pouvaient obtenir de telles choses, il leur semblait posséder les plus précieux bijoux du monde. [...]

Fait sur la caravelle, au large des îles Canaries,
le 15 février 1493.

Je ferai ce que vous me commanderez.

L'Amiral

Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*,
Extrait d'une lettre à Luis de Santangel



Texte B

En 1578, Jean de Léry publie le récit du séjour au Brésil qu'il a effectué en 1552 pour fuir les troubles religieux qui menacent l'Europe. L'expédition dont il faisait partie cherchait à établir un refuge pour les protestants au Nouveau Monde, au cas où ils seraient chassés par les catholiques. Mais le chef de cette mission est lui-même redevenu catholique en plein voyage et a chassé de la colonie naissante les protestants parmi lesquels figurait Jean de Léry. Ce dernier vit alors parmi les sauvages pendant plusieurs mois.

Au reste, parce que nos Toüoupinambaoults¹⁰ sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir leur Arabotan, c'est-à-dire, bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande :

« Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, venez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? n'en y a-t-il point en votre pays ? »

À quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« Voire, mais vous en faut-il tant ?

- Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même (m'accommodant toujours à lui parler des choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'avez jamais vues par deçà, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays. [...]

- Vraiment, dit lors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud) à cette heure connais-je que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons, ajouta-t-il, des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant nous nous reposons sur cela. »

10. Ancienne orthographe de *Tupinambas*, peuple amérindien du Brésil.

Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai oui de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain. Partant¹¹ outre que cette nation, que nous estimons barbare, se moque de bonne grâce de ceux qui au danger de leur vie passent la mer pour aller quérir du bois de Brésil afin de s'enrichir, encore y a-t-il que quelque aveugle qu'elle soit, attribuant plus à nature et à la fertilité de la terre que nous ne faisons à la puissance et à la providence de Dieu, elle se lèvera au jugement contre les rapineurs, portant le titre de Chrétiens, desquels la terre de par-deçà¹² est aussi remplie, que leur pays en est vide, quant à ses naturels habitants. Par quoi suivant ce que j'ai dit ailleurs, que les Toïoupinambaults haïssent mortellement les avaricieux, plutôt à Dieu qu'à fin qu'ils servissent déjà de démons et de furies pour tourmenter nos gouffres insatiables, qui n'ayant jamais assez ne font ici que sucer le sang et la moelle des autres, ils fussent tous confinés parmi eux. Il fallait qu'à notre grande honte, et pour justifier nos sauvages du peu de soin qu'ils ont des choses de ce monde, je fisse cette digression en leur faveur.

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, 1578.



Texte C

Dans le chapitre Des cannibales¹³, au livre I des Essais, Montaigne s'interroge sur l'habitude qu'ont prise les Européens de désigner les indigènes d'Amérique comme des « sauvages » ou encore comme des « barbares ».

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire¹⁴ de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût

11. *partant* : par conséquent.

12. *par deçà* : locution prépositionnelle de lieu désignant l'endroit où l'on est par opposition à par-delà.

13. *cannibales* : nom dérivé de *Caraïbe* qui désigne d'abord les Indiens des Antilles, réputés anthropophages. Il prend au XVI^e siècle le sens général de *sauvage*. Le sens moderne (équivalent à anthropophage), n'apparaît qu'à l'aube du XIX^e siècle.

14. *mire* : modèle, moyen de juger de.

corrompu. Et si¹⁵ pourtant la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres¹⁶, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout¹⁷ étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. [...]

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat¹⁸ de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette uberté¹⁹ naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis²⁰, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde.

Montaigne, *Essais*, livre I, chap. XXXI (orthographe modernisée).

Votre objectif être capable de répondre à une question sur un ensemble de textes formulée de la façon suivante : « **Par l'étude précise de ce corpus, vous montrerez quel regard les auteurs portent sur le Nouveau Monde** ».

Pour ce faire, voici un Point Méthode suivi de questions dont vous trouverez les réponses en fin de chapitre.

15. *si* est un adverbe de renforcement, il faut comprendre : « et en effet ».

16. *à l'envi des nôtres* : si on les confronte aux nôtres.

17. *du tout* : totalement.

18. *débat* : querelle.

19. *uberté* : abondance.

20. *indivis* : sans division de propriété, en collectivité.

Point méthode

La question sur corpus

Remarque d'entrée : tout sujet d'ÉAF¹ présente un corpus, c'est-à-dire un ensemble de textes réunis par le concepteur de l'épreuve sur un principe commun – en général, les textes présentent un thème commun, par exemple comme ici, la découverte du Nouveau Monde.

Principe fondamental : pour construire la réponse, il est impérativement demandé au candidat de construire une synthèse ; toute observation doit permettre de rapprocher les textes.

Ce principe fondamental entraîne trois conséquences :

- ▶ Le candidat doit constamment avoir à l'esprit la nécessité d'établir le dialogue entre les textes. C'est pourquoi on évitera absolument de construire pour répondre un plan du type : A) Christophe Colomb ; B) Jean de Léry ; C) Montaigne.
- ▶ L'objectif est de saisir les points communs mais aussi les écarts entre les textes.
- ▶ Il est donc impératif de construire une réponse organisée et argumentée, qui mettra en évidence les idées majeures du corpus.

Conseil : Pour bien comparer les textes, il faut d'abord les lire attentivement en surlignant dans chacun d'eux les expressions importantes. Ces expressions seront ensuite reprises soit en substance², soit entre guillemets. Dans tous les cas, la lecture de la réponse doit restituer une connaissance exacte des textes ; on n'acceptera donc aucune lecture approximative.

Après ce premier travail de lecture avertie, on passe à l'analyse. Voici une activité qui vous permettra de dégager les axes majeurs de votre réponse.



Exercice autocorrectif n° 1

Entraînement méthodologique à la question sur corpus

- 1 Relisez attentivement la question (« **Par l'étude précise de ce corpus, vous montrerez quel regard les auteurs portent sur le Nouveau Monde** »), dégagez les mots clés, c'est-à-dire ceux qui portent sur des notions fondamentales et analysez-les. Vous vous approprierez ainsi la question et éviterez tout hors-sujet.
- 2 À partir de ce travail, dégagez les rubriques d'analyse.
- 3 Construisez un tableau qui comportera ces rubriques et complétez-le avec les observations et citations que vous relevez dans les textes.

1. Épreuve Anticipée de Français.

2. En substance : l'expression signifie que le rédacteur reprend l'idée mais pas les mots de l'auteur.

- 4 Rédigez une réponse à l'aide du Point Méthode ci-dessous. Soulignez la question dans l'introduction et son rappel dans la conclusion.

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 1 à la fin du chapitre.

Point méthode

Structure de l'introduction et de la conclusion

L'**introduction** a deux objectifs :

- ▶ **présenter le corpus**, en inscrivant chaque texte dans son époque – on rappelle ainsi le demi-siècle auquel il appartient, et le mouvement culturel qui caractérise cette époque ;
- ▶ **rappeler la question** : contrairement à ce qui est exigé dans une dissertation, il n'est pas nécessaire de la reformuler ; on se contentera de la reprendre avec exactitude, telle qu'elle est libellée dans le sujet.

Remarques :

On **introduit** le corpus par une phrase qui présente les caractéristiques communes aux textes du corpus qui permettent de valider la question posée.

Compte tenu de la brièveté de l'exercice (qui n'excédera pas deux pages sur une copie au baccalauréat), il n'est pas nécessaire d'annoncer le plan du développement.

La **conclusion** répond également à deux objectifs :

- ▶ **répondre exactement** à la question ;
- ▶ ouvrir une **perspective**, en mettant par exemple en relation le corpus avec l'objet d'étude dont il relève.



En prolongement : de la Renaissance à l'humanisme

Voici **différentes activités de recherche** qui vont vous permettre de découvrir les éléments de repère sur l'humanisme, nécessaires pour comprendre le début de cette séquence. Les élèves de série L auront l'occasion, dans une autre séquence, d'approfondir leur connaissance de ce mouvement culturel majeur.



Pour répondre aux questions qui vous sont posées, tapez sur votre moteur de recherche les mots clés de ces questions.



Exercice autocorrectif n° 2

Étudier le sens d'un mot

- 1 Dans la Rome antique, que signifie le mot *humanitas* ?
- 2 Quel est le sens de l'expression latine *humaniores litterae* usitée au Moyen-Âge ?
- 3 Qu'est-ce qu'un *umanista* au XIII^e siècle ?
- 4 Quelles sont les définitions de l'humanisme ?



Exercice autocorrectif n° 3

L'épanouissement de l'humanisme en Europe

- 1 Les Médicis, à Florence, et François I^{er}, en France, sont considérés comme des mécènes : expliquez pourquoi.
- 2 L'humanisme est un mouvement européen ; quelle est la nationalité des maîtres à penser suivants : Pic de la Mirandole, Érasme, Rabelais ?



Exercice autocorrectif n° 4

Humanisme et nouvelle représentation de l'homme et du monde

- 1 Qu'est-ce que la révolution copernicienne ?
- 2 Que signifient les termes « théocentrique » et « anthropocentrique » ? Lequel de ces deux termes s'applique à la représentation humaniste du monde ?

➡ Reportez-vous aux corrigés des exercices n° 2, 3 et 4 à la fin du chapitre.

C

Lecture analytique n° 1 : Montaigne, « Des cannibales », *Essais*



Lisez le texte ci-dessous puis écoutez sa lecture sur académie en ligne.



(C) RMN (Château de Versailles) /
Gérard Blot.

On peut reconnaître l'influence de Jean de Léry sur l'essai de Montaigne, « Des cannibales ». Mais, malgré la similitude de sujet, les deux auteurs ont des buts différents : Montaigne idéalise les « sauvages » d'une façon abstraite, tandis que Léry fonde son propos sur une expérience personnelle.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire²¹ de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si²² pourtant la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres²³, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. Ce n'est pas raison

21. *mire* : modèle, moyen de juger de.

22. *si* : adverbe de renforcement, il faut comprendre : « et en effet ».

23. *à l'envi des nôtres* : si on les confronte aux nôtres.

que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout²⁴ étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. [...]

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat²⁵ de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette uberté²⁶ naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis²⁷, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde.

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, Livre I, Chapitre 31



Exercice autocorrectif n° 5

Découvrir les sources de Montaigne

En vous aidant d'une encyclopédie ou de sites sur Internet, recherchez qui sont les Indiens Tupinambas et comment Montaigne les connaît.

► Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 5 à la fin du chapitre.



Questions de lecture

Nos questions permettent de construire une lecture analytique en trois axes.

- 1 Analysez comment Montaigne, humaniste, s'intéresse à l'Autre, qu'il s'agisse du sauvage ou du lecteur.
 - a) Relevez les termes désignant le Nouveau Monde.
 - b) Le texte repose sur une opposition de deux thèmes. Lesquels ? Dans quelle mesure permettent-ils à Montaigne de mettre en valeur les Indiens ?
 - c) Relevez et analysez l'emploi des pronoms personnels.

24. *du tout* : totalement.

25. *débat* : querelle.

26. *uberté* : abondance.

27. *indivis* : sans division de propriété, en collectivité.

- 2 Montrez que l'humaniste porte un regard critique sur les Européens.
- Relevez la phrase où Montaigne énonce la thèse qu'il va défendre.
 - Complétez le tableau ci-dessous où sont opposés sauvages et civilisés.

	État de culture	État de nature
Champ lexical		
Signes / manifestations		
Jugement de Montaigne : termes qui le caractérisent		

- Cette description des cannibales rappelle un mythe lointain : lequel ?
 - Soulignez les expressions par lesquelles Montaigne remet en cause les définitions habituelles des termes qu'il emploie. Montrez ainsi que la critique de Montaigne s'étend au langage.
- 3 Étudiez les procédés de persuasion employés par l'auteur.
- Analysez la structure du passage. Quel type de raisonnement Montaigne emploie-t-il ?
 - Relevez les procédés d'insistance (lexique, figures de style, registre).



Éléments de réponse

Présentation de l'extrait

À la fin d'un XVI^e siècle mouvementé, l'humanisme est mis à mal par les guerres de religion. Témoin de son temps, Michel Eyquem de Montaigne se retire dans sa librairie²⁸, où les lectures alimentent sa méditation. De cet échange avec les auteurs antiques et de son temps naissent les *Essais*, œuvre d'une vie centrée sur une question majeure : que sais-je ? Et si la réponse à cette question ne déroge finalement pas de la pensée d'un Socrate, qui affirmait en son temps : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien », la méditation de Montaigne débouche sur une réflexion personnelle qui touche à tous les domaines. Ainsi, dans le premier livre des *Essais*, paru en 1580 (première édition), l'auteur s'interroge sur le regard que l'Europe porte sur les indigènes du Nouveau Monde, souvent qualifiés de « sauvages » ou de « barbares ». Sans avoir voyagé mais instruit par son secrétaire qui, lui, avait participé à une expédition vers ces nouvelles terres, et par ses lectures, Montaigne remet en cause cette vision européenne de l'Autre. Nous montrerons ainsi **ce que met en jeu l'interrogation sur le Nouveau Monde**. Après avoir analysé comment il prend en compte l'Autre, nous montrerons que la forme même de l'essai

28. Sa librairie, c'est sa bibliothèque.

lui permet de remettre en cause les éventuels préjugés de son lecteur, que cette remise en cause touche à l'identité des Européens eux-mêmes et qu'il le fait avec une grande conviction.

1 L'attitude humaniste : la prise en compte de l'Autre

C'est en humaniste que Montaigne aborde la question de l'Autre : cette question est pour lui l'occasion de renouveler le champ des interrogations que la découverte du Nouveau Monde a suscitées.

- a) L'intérêt bienveillant envers les habitants du Nouveau Monde
La perception de l'Autre compte, il faut ici le rappeler, parmi les interrogations majeures des penseurs de la Renaissance : dès les premiers écrits de Christophe Colomb, la découverte du Nouveau Monde stimule une curiosité qui, chez les humanistes, est teintée de bienveillance. Les humanistes reprennent notamment à leur compte la célèbre phrase de Tércence, dramaturge latin du II^e siècle avant Jésus-Christ : « *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* ». Le texte de Montaigne témoigne ici de cet intérêt bienveillant. Il désigne ainsi par des démonstratifs ces terres nouvelles : « *cette nation* », « *ces contrées-là* ». **Ces démonstratifs** manifestent l'éloignement en même temps qu'ils **mettent en relief les « nouvelles terres »**.

L'ensemble du texte est construit sur un **élargissement progressif du champ de vision**. On observe une gradation dans la désignation du Nouveau Monde : Montaigne emploie d'abord le singulier (« *cette nation* »), puis le pluriel (« *nouvelles terres* »), et choisit finalement une expression de portée universelle : « *au monde* » (derniers mots).

- b) L'interrogation sur la culture
Nous avons vu, dans les cours d'introduction, l'intérêt et la confiance que les humanistes accordent à la culture, le moyen qui permet la promotion de l'homme. C'est dans cette perspective que Montaigne aborde le thème de l'Autre, considéré sous l'angle d'une question : les « cannibales » sont-ils moins hommes parce qu'ils ne partagent pas la culture européenne ? Ce thème est majeur dans le texte, il renvoie aux « opinions et usages » d'un pays, c'est-à-dire à ses mœurs et à ses croyances. La métaphore optique de la « mire de la vérité » est en lien avec cette opposition. Nous ne jugeons pas selon un absolu, mais selon un modèle relatif (« la mire ») qui restreint notre champ de vision à nos seuls usages. Ce thème est confronté à un autre thème, celui de la nature, terme dont on observe de nombreuses récurrences dans le texte. C'est pourquoi Montaigne utilise la redéfinition du terme « sauvage », figure qui consiste à remettre en cause une définition adoptée par la thèse adverse pour une jugée meilleure. L'auteur, en excellent latiniste, joue ici habilement sur le champ sémantique de ce mot : *sauvage* vient du latin *silvaticus*, « fait pour la forêt », « à l'état de nature ». De même, l'adjectif *barbare* (qui vient du grec *barbaros* désignant les non-Grecs, ceux dont on ne comprend pas le langage) donne lieu à une confrontation de cultures, par une nouvelle redéfinition usant elle aussi du champ sémantique du mot. **Le thème cultu-**

rel est donc considéré dans une concurrence avec celui de la nature : cette confrontation le rend problématique, au sens où il **n'est plus un point de repère fixe, mais un élément qui suscite le questionnement.**

c) Le « colloque » avec le lecteur

Cet intérêt pour les Indiens cannibales est d'autant plus vif qu'il s'inscrit dans la **conversation** que Montaigne instaure avec son lecteur : avec les *Essais*, il renouvelle la relation entre l'auteur et son lecteur, l'écriture instaurant un « **colloque** ». Ainsi, la stimulation du lecteur est constante et le discours s'inscrit dans une conversation libre, comme le signale l'expression : « pour revenir à mon propos ». Montaigne aime les excursions et digressions que permet le développement d'une conversation entre interlocuteurs de confiance : **l'essai** est une **forme libre**, qui s'écrit « à sauts et à gambades ». Il fait aussi intervenir d'autres discours que le sien, invitant dans cette conversation des interlocuteurs absents : « à ce qu'on m'en a rapporté ».

Cette implication constante du lecteur se manifeste par l'usage de la première personne du pluriel, qui associe l'auteur et le lecteur : « nous ».

Ces différentes caractéristiques confirment la parenté entre l'essai et **l'épistolaire**, son ancêtre : l'auteur s'inscrit dans un dialogue ; le destinataire est un interlocuteur potentiel ; la communication littéraire s'établit sur un mode d'égalité.

Ces trois données fondent l'essai ; elles en assurent également **l'efficacité pédagogique.**

2 Un regard critique sur les Européens

a) La remise en cause de la toute-puissance des Européens

Montaigne énonce la thèse qu'il va défendre au début de l'extrait : « il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ». L'essayiste **refuse donc d'établir une hiérarchie entre Européens et Indiens.** La remise en question des valeurs est la conséquence d'une attitude humaniste : elle découle du développement d'un esprit critique guidé par le libre arbitre. Il y a une apparente contradiction dans le fait que cette attitude va jusqu'à mettre en doute la confiance dans la culture de la société de son temps. Ainsi, par une mise en œuvre et une maîtrise rigoureuses des concepts humanistes, **Montaigne en balaie les certitudes et ouvre l'ère du doute.** Cependant, cette *table rase* se verra complétée par un autre chapitre des *Essais* (« Des Coches », III, 6), dans lequel Montaigne, déplorant le sort réservé aux Indiens d'Amérique par les Espagnols, exprime son souhait irréalisable que « ce monde enfant » fût tombé « sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains », « sous des mains qui eussent poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté et promu les bonnes

semences que nature y avait produites, mêlant non seulement à la culture des terres et à l'ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent été nécessaires, mais aussi mêlant les vertus grecques et romaines. »

b) Le duel entre Nature et Culture

Le renversement des conceptions acquises par la Renaissance, qui célèbrent la puissance et la vertu de la culture, repose, dans le texte, sur une opposition terme à terme. Le tableau suivant permet de mettre en évidence cette opposition :

	État de culture	État de nature
Champ lexical	culture – art – inventions	grande et puissante mère nature
Signes / manifestations	police – guerre – conquête – propriété	fruits – uberté naturelle – guerre toute noble et généreuse – pleine possession de biens par indivis
Jugement de Montaigne : termes qui le caractérisent	artifice – goût corrompu – vaines et frivoles entreprises – altérés – détournés – toute sorte de barbarie	progrès ordinaire – ordre commun – vraies et plus utiles vertus et propriétés – pureté – beauté et richesse de ses ouvrages – vives, vigoureuses

En vivant selon la nature, les sauvages nous rappellent qu'elle est la mère nourrice des hommes. Montaigne rappelle aussi que suivre la nature, c'est suivre le bien et la raison. En effet, les besoins naturels sont limités ; en les satisfaisant, les hommes se rendent heureux et gardent en toutes choses la mesure et la modération : « Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ». **Le mode de vie qui semble le mieux convenir aux hommes est donc celui qui se rapproche le plus de l'état de nature.**

c) Le tableau de l'âge d'or

Cet ordre naturel n'est pas sans évoquer le mythe de l'âge d'or, exposé par Hésiode, poète grec du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, et transmis par la culture classique. Ce mythe suppose qu'**aux origines l'homme vivait dans un état paradisiaque**, jouissant de tous les bonheurs de la nature en même temps que d'une éternelle jeunesse ; il suppose également **la régression de l'humanité à cause des progrès techniques**. Après cet âge d'or viennent, nous dit Hésiode, l'âge d'argent, puis de bronze, puis de fer...

La référence à l'âge d'or sous-tend toute l'évocation du monde amérindien, dans le deuxième paragraphe, qui en reprend tous les aspects :

- une nature généreuse : « la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût même excellente à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture » ;

- le règne de la vertu : « Leur guerre est toute noble et généreuse, [...] elle n’a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu » ;
- l’abondance et la suffisance qui évite le labeur : « ils jouissent encore de cette uberté²⁹ naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine » ;
- la concorde entre les êtres : « Ils s’entr’appellent généralement ceux de même âge frères : enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres » ;
- l’absence de propriété, de lois : « Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures ».

De ce fait, on s’aperçoit que cette représentation idéale est moins le produit d’une enquête qu’une présentation utopique³⁰ : il s’agit pour Montaigne, en représentant le Nouveau Monde, de proposer un modèle propre à repenser la notion de culture.

La remise en cause du langage

On s’aperçoit d’ailleurs que l’auteur n’hésite pas à remettre en cause l’outil de son discours, en proposant de redéfinir les mots courants ; la répétition du verbe *appeler* dans le sens de « nommer », « désigner » souligne cette extension du doute au langage :

- « chacun appelle barbarie, ce qui n’est pas de son usage », où l’opposition des formes verbales permet d’introduire le doute dans l’acte de nommer.
- « Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, [...] que nous devrions appeler plutôt sauvages ». Montaigne a ici recours à la répétition d’un mot avec un sens différent (ce qu’on appelle une anta-naclase), de façon à bousculer les assurances occidentales.
- « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous ». Montaigne fait là une concession feinte à la thèse adverse (ils ne sont pas érudits, il leur manque une formation intellectuelle), de façon à renforcer son accusation de la cruauté des Occidentaux.

Le lecteur est ainsi appelé à remettre en cause ses conceptions en venant au sens même des mots : ainsi de la définition de barbarie, qu’il faut dépouiller de sa connotation principale, héritée de l’Antiquité, c’est-à-dire de son association avec la violence, la décadence. Plus encore, Montaigne introduit ici le lecteur dans une réflexion philosophique. Le langage apparaît comme un instrument de notre subjectivité, non plus comme une certitude divine³¹.

29. *uberté* : abondance.

30. Le chapitre II de la séquence développera cette notion d’utopie.

31. Rappelons en effet que, dans *La Genèse*, la création est l’effet de la parole divine et que l’homme est amené à désigner par leur nom tous les êtres vivants (Gen. 2, 20).

L'essai se propose donc de passer les idées et les mots à la pesée : c'est le sens du terme *exagium* qui constitue l'ancêtre du mot « essai ». Cette remise en question est, rappelons-le encore, un ébranlement profond des convictions forgées par l'Europe à la Renaissance. La culture acquise par Montaigne nourrit un esprit fortement critique qui lui permet de mettre en doute ce que cette culture est devenue depuis l'Antiquité : il y a là un paradoxe qui ouvre une nouvelle philosophie, **le scepticisme**. On l'associe souvent à Montaigne ; il caractérise une attitude qui n'hésite pas à douter de tout.

3 Le déploiement rhétorique : convaincre et persuader

La liberté affichée dans la pensée et le discours va de pair avec une organisation rhétorique rigoureuse, qui soutient le propos et son caractère profondément novateur. Montaigne entend dialoguer avec son lecteur, mais aussi le convaincre et le persuader.

a) Une démonstration ferme

L'organisation générale du chapitre, dont sont livrés ici deux extraits, suit une **organisation rhétorique classique** :

- dans les trois premières phrases, Montaigne expose sa thèse dans une formulation claire et provocatrice pour son temps (sous une forme paradoxale donc) : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » ; il réfute également le préjugé européen : « il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation » ;
- la suite du premier paragraphe développe l'opposition entre nature et culture, qui se fait aux dépens de la complexité de la culture ;
- dans le second paragraphe, le tableau des « cannibales » vient confirmer la proposition théorique en soutenant la supériorité de l'état de nature sur la culture comme le confirme l'oxymore «une merveilleuse honte».

Montaigne adopte ici une **démarche déductive** : il expose sa thèse, puis en démontre la validité. Ce type de démarche n'est pas constant dans les *Essais* : l'auteur y a recours lorsqu'il aborde un sujet sensible, où il sait rencontrer l'opposition du lecteur. Aussi la structure antithétique est-elle très ferme, soutenue par l'opposition **dialectique** entre nature et culture. De conversation, le colloque se fait **débat**, et la vision de l'Autre apparaît par là comme l'un des sujets les plus aigus du temps.

b) La vigueur de l'affirmation

L'affirmation de la subjectivité n'exclut pas la fermeté du ton. Montaigne adopte le ton de la certitude. Les **modalisateurs** soulignent la certitude de l'auteur : « Comme de vrai » ; « à la vérité », « toujours ». Montaigne utilise volontiers **l'emphase**, grâce à :

- des tours présentatifs : « ce sont eux que », « ce n'est pas » ;
- un lexique généralisant : « rien », « chacun », « partout » ;
- des adverbes et tours intensifs : « tant », « toute noble », « tout pur » « pas d'autre... que » ;

- l’emploi du rythme ternaire : « toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses » ;
- l’emploi du rythme binaire qui renforce l’antithèse : « avons altérés par notre artifice, et détournés de l’ordre commun », « sans travail et sans peine », « vives et vigoureuses », « la saveur même et délicatesse », « noble et généreuse », etc.

L’ensemble de ces procédés confère au discours une forme de martèlement qui renforce son degré de conviction, ainsi qu’une mise en ordre de la pensée.

c) Le registre polémique

Tous ces procédés d’insistance, associés à un discours audacieux sur un sujet sensible, confèrent au discours un ton polémique. Ce registre est assuré par la **virulence lexicale** : Montaigne utilise, notamment pour blâmer la culture, des expressions très vives : « abâtardies », « corrompu », « étouffée », « vaines et frivoles ». La plupart de ces termes appartiennent en outre au **champ lexical** de la corruption (maladie), de la putréfaction. Et le registre polémique est également soutenu par **l’ironie** : « Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, le parfait et accompli usage de toutes choses ». La suite du propos met en évidence le fait qu’il s’agit là d’une antiphrase : Montaigne tourne en dérision les certitudes des Européens, en montrant qu’il s’agit là de préjugés.

Il remet ainsi en cause les valeurs européennes, dernier aspect propre au registre polémique, et cette remise en cause touche à de multiples catégories de valeurs :

- ▶ **les valeurs éthiques (morales)**, avec l’opposition entre pureté et corruption ;
- ▶ **les valeurs intellectuelles** : aux préjugés est opposée la raison ;
- ▶ **les valeurs esthétiques** : Montaigne refuse aux produits de l’art une supériorité sur les créations de la nature.

Conclusion

La représentation du Nouveau Monde est ainsi pour Montaigne l’occasion d’une réflexion de très grande ampleur : non seulement il prend le contre-pied des préjugés selon lesquels les indigènes étaient des sauvages et des barbares, mais il poursuit l’analyse en réfutant la supériorité de la culture sur l’état de nature. On doit à ce passage des « cannibales » une remise en cause intégrale des valeurs européennes, et l’entrée de la pensée dans le champ du scepticisme. Montaigne sape les bases de l’assurance et jette celle de la modernité, un temps où les certitudes sont balayées, où prime l’interrogation. La pensée de Montaigne sera riche d’héritiers : ainsi de Rousseau qui, deux siècles plus tard à peu près, crée le « mythe du bon sauvage » ; ainsi de Lévi-Strauss qui, deux siècles encore plus tard, au XX^e, développe la pensée ethnologique en récusant définitivement l’ethnocentrisme européen.

Point de vocabulaire

À la suite de cette lecture, faites un bilan des termes qui ont été utilisés pour l'analyse ; vous prendrez l'habitude de cette pratique, qui vous permettra de gagner du temps pour la suite des études, et qui vous donnera de l'assurance pour les exercices de commentaire.

Il vous est donc conseillé de classer les mots dans un tableau tel que celui-ci, et d'en noter ensuite la définition sur une fiche.

Termes relatifs à la forme de discours	Termes relatifs à l'étude de la langue et du style	Termes relatifs aux notions mises en œuvre dans l'étude
Essai Polémique Logique déductive Dialectique	Rythme binaire, ternaire Antithèse Modalisateurs Intensifs	Colloque Scepticisme

Fiche Méthode 1 : La situation d'énonciation

Il a été plusieurs fois question, depuis le début de la séquence, des notions relatives à l'énonciation. Voici une fiche et des exercices qui vous permettront de réviser ces bases essentielles à la lecture analytique et au commentaire.

Définition de la situation d'énonciation

La situation d'énonciation correspond à la situation dans laquelle est produit un énoncé oral ou écrit. Pour déterminer les conditions de la situation d'énonciation, il convient de poser les questions suivantes : qui parle ? à qui, où ? quand ? de quoi et pour quoi ?

Le locuteur (ou énonciateur) : le locuteur est celui qui produit les énoncés. Il peut manifester sa présence et l'on dit alors qu'il est impliqué ; ou il peut ne pas apparaître le discours peut alors sembler objectif, quoique ce soit plus souvent une impression que l'analyse permet de démentir.

Le destinataire est celui à qui s'adresse l'énonciateur.

Le propos est l'idée générale transmise et développée par le discours.

L'intention ou visée : c'est l'objectif de l'auteur qui veut toujours à travers son discours modifier le lecteur, en faisant évoluer sa pensée ou en lui suggérant des sentiments. L'intention est ainsi sensible par le registre utilisé.

Le moment de l'énonciation : veillez à ne pas confondre la date de publication du texte écrit avec le moment de son énonciation.



Pièges !

► Les pronoms « on » et « nous » : la langue familière assimile ces pronoms qui sont pourtant très différents. En effet, « on » est un pronom indéfini tandis que « nous » est un pronom personnel : ils ne désignent donc pas du tout la même chose ! On n'écrira pas dans une copie : « Nous nous sommes aperçus et on s'est serré la main » mais « Nous nous sommes aperçus et nous nous sommes serré la main. »

► Le pronom « je » : un auteur peut utiliser la première personne, notamment dans un roman ; cette première personne désigne le narrateur qui est aussi personnage de son récit, mais il ne faut surtout pas le confondre avec l'auteur.

Énoncé ancré dans la situation d'énonciation / énoncé coupé de la situation d'énonciation

1 L'énoncé ancré dans la situation d'énonciation

Ce type d'énoncé implique une grande proximité entre le moment de l'énonciation et les événements rapportés. Le repère temporel est le présent qui renvoie au moment de l'énonciation et les autres temps sont choisis par rapport à ce moment de l'énonciation.

Les éléments suivants sont caractéristiques d'un énoncé ancré :

- les formes de première personne qui désignent ou renvoient à l'émetteur : *je, moi, me*, etc.
- les formes de deuxième personne qui désignent ou renvoient au destinataire : *toi, te, tu*, etc.
- les déictiques (du grec *deiktikos* signifiant « qui désigne ») ne peuvent être compris qu'en contexte : *ce, cette, ici, hier, aujourd'hui, demain...* Ils renvoient au contexte, au moment et au lieu de l'énonciation ;
- le présent, le futur, le passé composé et, possiblement, l'imparfait.

On trouve des énoncés ancrés dans les dialogues de théâtre, les lettres, les articles de presse, les journaux intimes etc.

2 L'énoncé coupé de la situation d'énonciation

L'énoncé ne contient aucune référence à la situation d'énonciation. Tout se passe comme si l'énonciateur s'effaçait, ne laissait pas de trace. Les éléments suivants sont caractéristiques d'un énoncé coupé :

- les formes de troisième personne ;
- l'imparfait et le passé simple ;

- les repères spatio-temporels sont dits relatifs : *la veille, l'année précédente, ce jour-là, un jour, l'année suivante, le lendemain, deux mois plus tard, à cet endroit, en ce lieu* etc.

On trouve des énoncés coupés dans les romans, les textes documentaires, les textes ou revues historiques etc.

Les marques de jugement

Les marques de jugement sont révélatrices de la présence et de la subjectivité de l'énonciateur.

Les modalisateurs : ce terme désigne toutes les expressions qui révèlent une prise de position de la part du locuteur par rapport à son énoncé. Elles peuvent exprimer différentes modalisations : affective et évaluative.

- ▶ La modalité affective correspond à l'expression des émotions et des sentiments par :

- les interjections : *hélas ! zut ! ma foi !*
- l'intonation rendue par les types de phrases : exclamative (*je suis bien contente !*) ou interrogative (*comment as-tu osé le faire ?*) ;
- les termes appréciatifs (*mon chou, mon chat, chanceux*) et dépréciatifs (*pauvre, misérable*).

- ▶ La modalité évaluative correspond à l'expression d'un jugement : appréciations en terme de bon / mauvais (**axiologique**) ou modalisations selon le vrai, le faux ou l'incertain (**épistémique**).

Les termes appréciatifs peuvent manifester un jugement éthique ou esthétique au moyen des termes péjoratifs (*avorton, laid, médiocre*) ou mélioratifs (*beau, gentil, juste*)

Les modalisateurs expriment le doute ou le degré de certitude ou d'incertitude par :

- des verbes : *douter, croire, affirmer, prétendre...*
- des adjectifs : *sûr, probable, douteux, éventuel...*
- des adverbes ou des locutions adverbiales : *peut-être, sans doute, certainement, de toute évidence...* ;
- le conditionnel : *Il serait parti dès huit heures. Elle aurait raté son examen.*



Exercice autocorrectif n° 1

- 1 Dans le texte ci-dessous, soulignez les indices de l'énonciation : qui parle ? à qui ? où et quand ?

2 En quoi cette situation d'énonciation est-elle originale ?

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci³².
Vous nous voyez ci³³ attachés, cinq, six :
Quant de³⁴ la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça³⁵ dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie³⁶ ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre³⁷ !

François Villon, *Ballade des pendus* (1463)



Exercice autocorrectif n° 2

Dans les trois textes suivants, la situation d'énonciation est-elle mise en évidence ou effacée ? Justifiez votre réponse.

1

À TOUS CEUX
qui crevèrent d'ennui au collège
ou
qu'on fit pleurer dans la famille,
qui, pendant leur enfance,
furent tyrannisés par leurs maîtres
ou rossés par leurs parents,
je dédie ce livre.
Jules Vallès
Jules Vallès, *L'Enfant* (1879)

2

À peine âgé de vingt ans, Octave venait de sortir de l'école polytechnique. Son père, le marquis de Malivert, souhaita retenir son fils unique à Paris. Une fois qu'Octave se fut assuré que tel était le désir constant d'un père qu'il respectait et de sa mère qu'il aimait avec une sorte de passion, il renonça au projet d'entrer dans l'artillerie.
Stendhal, *Armance* (1827)

3

16 mai. Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps. J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

Guy de Maupassant, *Le Horla* (1887)

32. *Dieu aura de vous merci* : Dieu aura pitié de vous.

33. *ci* : ici

34. *quant de* : quant à

35. *piéça* : depuis longtemps

36. *De notre mal personne ne s'en rie* : Que personne ne se moque de notre malheur !

37. *absoudre* : pardonner



Exercice autocorrectif n° 3

Relevez dans les deux textes suivants les marques de la subjectivité du locuteur.

- 1 Je voudrais, une fois encore, une fois suprême, rendre hommage au génie d'Eugène Delacroix³⁸, et je vous prie de bien vouloir accueillir dans votre journal ces quelques pages où j'essaierai d'enfermer³⁹, aussi brièvement que possible, l'histoire de son talent, la raison de sa supériorité, qui n'est pas encore, selon moi, suffisamment reconnue, et enfin quelques anecdotes et quelques observations sur sa vie et sur son caractère.

J'ai eu le bonheur d'être lié très jeune (dès 1845, pour autant que je peux m'en souvenir) avec l'illustre défunt, et dans cette liaison d'où le respect de ma part et l'indulgence de la sienne n'excluaient pas la confiance et la familiarité réciproques, j'ai pu à loisir puiser les notions les plus exactes, non seulement sur sa méthode, mais aussi sur les qualités les plus intimes de sa grande âme.

Charles Baudelaire, *L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix*,
article paru dans le journal *L'Opinion nationale* (1863)

- 2 *Après la fin de la Première Guerre mondiale, le narrateur du roman se trouve, en compagnie d'autres Européens, sur un bateau en route pour l'Afrique.*

Ça n'a pas traîné. Dans cette stabilité désespérante de chaleur, tout le contenu humain du navire s'est coagulé dans une massive ivrognerie. On se mouvait mollement entre les ponts, comme des poulpes au fond d'une baignoire d'eau fadasse. C'est depuis ce moment que nous vîmes à fleur de peau venir s'étaler l'angoissante nature des blancs, provoquée, libérée, bien débraillée enfin, leur vraie nature, tout comme à la guerre. Étuve tropicale pour instincts tels crapauds et vipères qui viennent enfin s'épanouir au mois d'août sur les flancs fissurés des prisons. Dans le froid d'Europe, sous les grisailles pudiques du Nord, on ne fait, hors des carnages, que soupçonner la grouillante cruauté de nos frères, mais leur pourriture envahit la surface dès que les éoustille la fièvre ignoble des tropiques.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932)

© Éditions GALLIMARD. « Tous les droits d'auteur de ce texte sont réservés. Sauf autorisation, toute utilisation de celui-ci autre que la consultation individuelle et privée est interdite » - www.gallimard.fr



Corrigé de l'exercice n° 1

- 1 Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,

38. Delacroix est un célèbre peintre romantique mort en 1863.

39. *d'enfermer*: de résumer

Car, si pitié de nous pauvres avez,
 Dieu en aura plus tôt de vous merci.
 Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
 Quant de la chair, que trop avons nourrie,
 Elle est piéça dévorée et pourrie,
 Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
 De notre mal personne ne s'en rie ;
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

François Villon, *Ballade des pendus* (1463)

- ② La situation d'énonciation est pour le moins originale. Le locuteur s'attribue le discours d'un cadavre de pendu parlant au nom de ceux qui ont été exécutés avec lui : « Vous nous voyez ci attachés, cinq, six » et pour ce faire, il emploie la première personne du pluriel. Le démonstratif déictique « ci » renvoie au lieu de l'énonciation : le lieu de la pendaison, et le présent de l'indicatif (« voyez », « est ») et de l'impératif (« ayez », « priez ») renvoie au moment de l'énonciation. Il s'adresse aux « Frères humains, qui après nous vivez », c'est-à-dire à la postérité, aux hommes qui vivront dans les époques futures. C'est donc un dialogue par-delà le temps et la mort que le poète instaure.



Corrigé de l'exercice n° 2

- ① Dans le premier texte, la situation d'énonciation est mise en évidence par l'implication de l'auteur et l'interpellation du lecteur. En effet, ce texte est une dédicace : l'auteur, Jules Vallès, s'adresse directement, en utilisant le pronom « je » et en signant son texte, à ses lecteurs.
- ② Dans le deuxième texte, la situation d'énonciation est masquée : l'auteur ne se montre pas, ni le locuteur, qu'on nommera narrateur puisqu'il s'agit d'un récit. Le lecteur n'est pas non plus interpellé : on parlera de lecteur universel. Le récit, qui n'est pas ancré dans la situation d'énonciation (emploi de la 3^e personne, du passé simple et de l'imparfait), s'adresse à tout lecteur.
- ③ Dans le dernier texte, la situation d'énonciation est très clairement mise en évidence par l'implication de l'auteur, à la fois par le pronom personnel de première personne et par l'expression des sentiments marqués par :
- l'emploi d'exclamations : « Je suis malade, décidément ! je me portais si bien le mois dernier ! » ;
 - le champ lexical de l'angoisse : « un énervement », « cette sensation affreuse », « un danger menaçant » « cette appréhension ».

Le discours est par ailleurs ancré dans la situation d'énonciation : la date permet d'identifier un journal intime. En revanche, on ne peut avoir de certitude quant à l'identité de ce « je ». Le lecteur est donc invité à entrer dans l'intimité du locuteur, ce que renforce l'utilisation du présent d'énonciation.



Corrigé de l'exercice n° 3

- ① Dans le premier texte, la subjectivité du discours est affirmée par le lexique évaluatif, très valorisant : il s'agit d'un éloge adressé par Baudelaire au peintre Delacroix.

Je voudrais, une fois encore, une fois suprême, **rendre hommage** au génie d'Eugène Delacroix, et je vous prie de bien vouloir accueillir dans votre journal ces quelques pages où j'essaierai d'enfermer, aussi brièvement que possible, l'histoire de son **talent**, la raison de sa **supériorité**, qui n'est pas encore, **selon moi**, suffisamment reconnue, et enfin quelques anecdotes et quelques observations sur sa vie et sur son caractère.

J'ai eu le **bonheur** d'être lié très jeune (dès 1845, pour autant que je peux m'en souvenir) avec l'**illustre** défunt, et dans cette liaison d'où le **respect de ma part** et l'indulgence de la sienne n'excluaient pas la confiance et la familiarité réciproques, j'ai pu à loisir puiser les notions les plus exactes, non seulement sur sa méthode, mais aussi sur les qualités les plus intimes de sa **grande âme**.

Charles Baudelaire, *L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix*,
article paru dans le journal *L'Opinion nationale* (1863)

- ② Dans le texte de Céline, la subjectivité s'exprime par trois procédés :
- le lexique affectif (en gras noir) ;
 - le lexique évaluatif (en gras bleu) ;
 - les comparaisons (en encadré).

On remarquera aussi, dès la première phrase, l'emploi du langage familier, qui donne au discours une qualité orale, et au lecteur l'impression que le narrateur s'adresse à lui directement, comme dans une conversation.

Ça n'a pas traîné. Dans cette stabilité **désespérante** de chaleur, tout le contenu humain du navire s'est coagulé dans une massive ivrognerie. On se mouvait mollement entre les ponts, **comme des poulpes** au fond d'une baignoire d'eau fadasse. C'est depuis ce moment que nous vîmes à fleur de peau venir s'étaler l'**angoissante** nature des blancs, provoquée, libérée, **bien débraillée** enfin, leur vraie nature, tout comme à la guerre. Étuve tropicale pour instincts **tels crapauds et vipères** qui viennent enfin s'épanouir au mois d'août sur les flancs fissurés des prisons. Dans le froid d'Europe, sous les grisailles pudiques du Nord, on ne fait, hors des carnages, que soupçonner **la grouillante cruauté** de nos frères, mais leur pourriture envahit la surface dès que les éoustille la fièvre **ignoble** des tropiques.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932).

Fiche Méthode 2 :

La lecture analytique et sa mise en œuvre à l'oral

1. Définition de la lecture analytique

Les instructions officielles définissent ainsi la lecture analytique :

La lecture analytique a pour but la construction détaillée de la signification d'un texte. Elle constitue donc un travail d'interprétation. Elle vise à développer la capacité d'analyses critiques autonomes. Elle peut s'appliquer à des textes de longueurs variées :

- appliquée à des textes brefs, elle cherche à faire lire les élèves avec méthode ;
- appliquée à des textes longs, elle permet l'étude de l'œuvre intégrale.[...] L'objectif de la lecture analytique est la construction et la formulation d'une interprétation fondée : les outils d'analyse sont des moyens d'y parvenir, et non une fin en soi. La lecture analytique peut être aussi une lecture comparée de deux ou plusieurs textes ou de textes et de documents iconographiques, dont elle dégage les caractéristiques communes, les différences ou les oppositions. (B.O. n° 40 du 2 novembre 2006).

Une lecture analytique est donc une manière méthodique de lire des textes, par une démarche progressive capable de construire un sens. On peut ainsi parler d'une « lecture problématisée », puisqu'il s'agit de mener à bien, par une série de questions, un projet de lecture capable de parvenir à une interprétation. En effet, le texte est une construction, le résultat d'un travail sur l'écriture : la lecture analytique a aussi pour but de montrer comment s'élaborent cette construction, cette **création**.

Il s'agira ainsi de :

- mettre en valeur les intentions de l'auteur (*émouvoir, attrister, bouleverser, faire rire, horrifier, faire réfléchir, passer un message, faire prendre conscience*), ce qui aboutit à définir les registres d'un texte, à mettre en valeur ses enjeux ou sa problématique ;
- mettre en valeur les procédés qu'il utilise pour parvenir à ce but : la structure, les caractéristiques du discours, l'implication du locuteur, les procédés de style ;
- faire ressortir les effets que ces intentions provoquent chez le lecteur ; dégager les idées et les innovations véhiculées par le texte.



Un défaut majeur à éviter : la paraphrase

La paraphrase consiste à répéter dans d'autres termes ce que dit l'auteur. Pour éviter ce travers, il faut interroger le texte par les questions « Pourquoi ? » et « Comment ? » (la question « Quoi ? » n'est qu'un point de départ).

Une lecture analytique aboutit un exposé pourvu d'une introduction, d'un développement, d'une conclusion.

2. Mise en œuvre de la lecture analytique

Le travail préparatoire

Il comprend plusieurs étapes.

- ▶ Lire et relire le texte à analyser.
- ▶ Étudier le paratexte
 - a) Repérer le nom de l'auteur, de l'œuvre, sa date de parution.
 - b) Bien lire le chapeau introductif donnant souvent les informations nécessaires pour situer le passage.
- ▶ Identifier la nature du texte
 - a) Le genre. Rappel : les quatre grands genres sont la poésie, le roman, le théâtre, la littérature d'idées. Il existe pour chacun de ces genres des sous-catégories : nouvelle, conte, fable, chanson, autobiographie, correspondance...
 - b) Le type de discours : quel que soit son genre, le texte peut présenter, successivement ou simultanément, un récit, une description, une réflexion.
 - c) La situation d'énonciation. Se pose alors la question suivante, souvent riche d'enseignement : le locuteur est-il impliqué dans son discours ?
 - d) Le registre du texte : un texte peut jouer sur différents registres ; l'analyse permet souvent d'approfondir, de nuancer ou de corriger une première approche.

Ex : *Un texte peut d'abord paraître surtout comique, et se révéler en fait nettement polémique.*

- ▶ Repérer les thèmes importants en identifiant, entre autres, **les champs lexicaux**. En effet, la présence d'un thème dans un texte est assurée par l'ensemble des termes et expressions qui s'y rapportent. Plus le champ lexical est abondant, plus le thème est important pour le propos de l'auteur.
- ▶ Rechercher le plan, la structure du texte.

L'analyse du texte

Elle se fait au moyen des outils d'analyse suivants :

- l'énonciation ;
- la focalisation ;
- le cadre spatio-temporel ;
- les figures de style (métaphore, antithèse, chiasme, etc.) ;
- la syntaxe (construction des phrases) et la ponctuation ;
- le rythme et les sonorités ;
- les registres.

La construction d'un plan ordonné autour de la problématique

Lorsque toutes les informations ont été réunies, vient le moment de les organiser pour répondre à la question posée.

Corrigés des exercices



Corrigé de l'exercice n° 1

- ❶ La question posée « Par l'étude précise de ce corpus, vous montrerez quel regard les auteurs portent sur le Nouveau Monde » comporte deux expressions importantes : « quel regard » et « le Nouveau Monde ».

Le terme « **regard** » engage les notions de **vision, concrète** – « ce que je vois » – et **abstraite** – « ce que je pense », mon opinion. Par conséquent, vous aurez présent à l'esprit que lorsqu'un auteur transmet ce qu'il voit, il **décrit** ; et lorsqu'il transmet ce qu'il pense, il **argumente**. Il vous faudra donc chercher ce qui, dans le corpus, relève de la description, et ce qui relève de l'argumentation. De même, tout regard porte sur un objet : il va alors falloir se demander ce que les auteurs regardent – ce qui revient à s'interroger sur le **thème** des textes.

L'expression « **Nouveau Monde** » rappelle le contexte du corpus : les textes datent tous de la Renaissance, soit à son début – Christophe Colomb –, soit à sa fin – Montaigne. Vous savez que cette expression désigne ce qui deviendra ensuite le continent américain, et que sa découverte constitue l'une de ces grandes découvertes qui ont donné son impulsion à la Renaissance et qui ont contribué à une évolution importante des mentalités (voir le cours d'introduction au chapitre). Par conséquent, le « regard » dont il est question est celui de la **découverte** ; or, qu'est-ce que nous pouvons **éprouver** lorsque nous découvrons quelqu'un ou quelque chose ? De l'étonnement, de l'intérêt voire de l'émerveillement, de l'attirance (nous sommes séduits) ou de la répulsion (nous sommes scandalisés, dégoûtés). Il faudra donc aussi chercher quels **sentiments** les auteurs expriment à l'égard de ce Nouveau Monde.

- ❷ En fonction de cette étude des mots-clés, vous savez maintenant mieux ce que vous allez chercher dans les textes :

– le thème : souvenons-nous, il s'agit de se demander ce que les auteurs regardent dans le Nouveau Monde.

Rappel : on trouve le(s) thème(s) majeur(s) d'un texte en étudiant les champs lexicaux dominants.

– les expressions du jugement : nous avons constaté que le terme de « regard » engageait aussi une vision méliorative⁴⁰ ou péjorative⁴¹ de l'objet regardé. On se demandera donc si chacun des auteurs exprime un éloge sur le Nouveau Monde ou s'il le blâme.

– l'énonciation : le contexte, la position du locuteur⁴², la forme de discours utilisée – ici, nous avons formulé l'hypothèse que nous trouverions à la fois description et argumentation.

40. L'auteur porte un regard positif sur l'objet dont il parle, il le valorise.

41. L'auteur porte un regard négatif sur l'objet dont il parle, il le dévalorise.

42. Nous reviendrons sur cette analyse de l'énonciation dans l'activité de révision qui prolongera cette étude.

Remarque l'énonciation est indispensable à toute analyse de corpus ; on n'en fera donc jamais l'économie

3

	Contexte époque-mouvement culturel	Genre et forme de discours	Énonciation	Thèmes – lexique	Expressions mélioratives ou péjoratives	Opinion
A	1493 : début de la Renaissance Essor de l'humanisme	Description	Implication du locuteur – discours authentique : « que j'ai découvertes »	Les mœurs des indigènes : « ils vont tout nus », « encore n'osent-ils pas en faire usage »	Mélioratives : « gaillards » « de belle stature » « si généreux » Mais aussi péjoratives : « craintifs », « peur » ; naïveté et couardise	Deux degrés : Vision apparemment bienveillante discrédit sous-jacent : la naïveté et la couardise des indigènes faciliteront la colonisation de ces terres.
B	1578 : fin de la Renaissance Humanisme	Argumentation dialogue entre le locuteur et un indigène du Brésil, le vieillard. Mise en scène de la rencontre, puis commentaire au dernier paragraphe	Situation de double énonciation : Jean de Léry rapporte l'échange avec le vieillard ; il rapporte aussi les propos de ce dernier. Et dans le dernier paragraphe, il s'adresse au lecteur, en <i>l'impliquant</i> dans son discours en même temps que lui : « que nous estimons barbare »	Les mœurs des Européens : cf. leur appât du gain	Méliorative sur le vieillard indigène : « nullement lourdaud » (litote ⁴³) Péjorative pour les Européens : « vous êtes de grands fols »	Inversion du regard : ce n'est pas Jean de Léry qui regarde les indigènes, mais l'Indigène qui regarde les Européens – cette inversion permet une satire virulente des mœurs européennes : « ne font que sucer le sang et la moelle des autres ».

43. Formule d'atténuation feinte qui souligne implicitement la force du discours : dire qu'il n'était « nullement lourdaud » revient à dire qu'il était très sage. L'auteur répond ici à un préjugé sur le sauvage véhiculé par la culture européenne. La litote a ceci d'intéressant qu'elle adopte souvent une forme négative plutôt qu'une forme affirmative, ce qui pousse le lecteur (ou l'auditeur), à interpréter l'énoncé au-delà de ce qu'il a d'explicite.

	Contexte époque-mouvement culturel	Genre et forme de discours	Énonciation	Thèmes – lexique	Expressions mélioratives ou péjoratives	Opinion
C	1580 : fin de la Renaissance Humanisme	Argumentation directe – essai : – affirmation de sa subjectivité par l’auteur : « je trouve, pour revenir à mon propos » – formulation d’une opinion <i>NB. Ce n’est pas un récit de voyage.</i>	Implication de l’auteur-locuteur Emploi de la première personne	Comparaison entre les mœurs des Européens : « religion », « police », « usage », et celles des Indigènes : 2 ^e §	Péjorative pour les Européens : « altérés », « corrompu », « étouffée », « vaines et frivoles » Méliorative pour les Indigènes : « noble », « généreuse », « vertu », « heureux »	Remise en cause de l’opinion de son époque : le sauvage n’est pas là où l’on croit ; <i>relativisme</i> ⁴⁴ ; critique de l’ethnocentrisme ⁴⁵ . Satire violente de la société européenne. Remise en cause de la supériorité de la culture sur la nature. = paradoxe ⁴⁶ .

4 Les idées essentielles du développement sont en gras.

Le corpus se compose de trois textes que l’on doit à des auteurs différents mais qui datent de la même période historique : la Renaissance, stimulée notamment par la découverte du Nouveau Monde. Le premier texte est une lettre de Christophe Colomb, qui décrit, à l’attention de son protecteur Luis de Santangel, le peuple rencontré aux îles Bahamas. Près d’un siècle plus tard, Jean de Léry met en scène son échange avec un vieillard Toüoupinaumbaout, rencontré lors de son *Voyage en terre de Brésil*. Le troisième auteur représenté dans ce corpus se distingue des précédents : contemporain de Léry, Montaigne n’est pas allé lui-même dans le Nouveau Monde, ce qui ne l’empêche pas de l’évoquer sur la foi des témoignages reçus. **Ainsi, ces trois textes apportent une vision des terres nouvellement découvertes, et nous nous demanderons quel regard ils portent sur elles et sur l’Autre.**

44. Attitude de pensée qui consiste à établir une relation entre l’opinion et la position de celui qui l’exprime ; Pascal dira au XVII^e siècle : « Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà » – ce qui est vrai pour un peuple ne l’est pas pour l’autre, et l’on ne peut décider dans l’absolu de quel côté se trouve la vérité.

45. L’ethnocentrisme consiste à croire en la supériorité de sa propre culture sur celles des Autres.

46. Un paradoxe est une figure logique qui consiste à prendre le contre-pied de l’opinion commune : à l’époque de la Renaissance, la culture est considérée comme l’élément majeur dans la promotion de l’Homme ; Montaigne remet en cause ce principe : sa culture lui permet d’exercer une activité critique qui le met à distance de son monde.

Il est à noter, dans un premier temps, que ce **regard se porte essentiellement sur les mœurs des peuples rencontrés**. La description transmise par Christophe Colomb comme les évocations de Léry et Montaigne se concentrent sur **une perspective éthique, morale**. Tous mettent ainsi en valeur **la générosité** de ces peuples. Colomb la valorise par un intensif : « si généreux », que Montaigne reprend à son compte : « noble et généreuse ». Les voyageurs insistent également sur **la chaleur de l'accueil reçu** : « bien plutôt invitent-ils la personne et lui témoignent-ils tant d'amour qu'ils lui donneraient leur cœur » (texte A) ; et le vieillard, chez Léry, témoigne d'**une curiosité** d'abord **bienveillante** à l'égard de son hôte : la succession des interrogations met en relief chez ce personnage une attitude ouverte. Les trois évocations ont plus particulièrement pour point commun d'insister sur **le désintéressement de ces peuples**, peu attachés aux biens matériels : d'après Colomb, les indigènes rencontrés font peu de cas de la valeur des objets qu'on leur offre – « que ce soit une chose de valeur ou une chose de peu de prix, [...] ils sont contents » ; chez Léry, le vieillard s'étonne de l'avidité des Européens : « voire, mais vous en faut-il tant ? », tandis que les biens sont « indivis » dans la « nation » d'Amérique représentée par Montaigne. Les Indiens ne désirent « qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent » et se désintéressent du « superflu ». Ainsi, c'est **une vision a priori méliorative** qui se dégage de ce corpus et donne des peuples indigènes découverts à la Renaissance **une image idéale, empreinte de douceur**.

Toutefois, on ne peut que noter **une évolution de ce regard**. À mieux y regarder en effet, **chacun des textes** présentés **repose sur une intention qui lui est propre et infléchit cette première impression**. Christophe Colomb, pour sa part, ne se limite pas à **l'éloge** du peuple qu'il décrit. Car si les indigènes ont cette douceur d'accueil, elle va de pair avec **une naïveté** d'enfants : elle domine leur attitude, au point qu'ils se montrent incapables de discerner entre des objets de valeur et des « tessons d'écuelles cassées ». **Primitifs**, ils « vont tout nus » et si leur douceur se révèle à l'absence d'armes, ils se distinguent aussi par un égoïsme absolu en cas de danger : « ils fuyaient au point que le père n'attende pas le fils », et reçoivent sans donner : « sans recevoir quoi que ce soit en échange ». L'ensemble de ces caractéristiques signale combien **ce peuple est facile à conquérir, et légitime cette conquête par l'impression qu'il donne aux Européens d'une absence totale d'éducation, voire d'humanité. Le regard de Colomb sur les indigènes des Bahamas est donc celui d'un conquérant** dont le rapport informe la cour d'Espagne sur les bénéfices à retirer de cette « rencontre ». Toute autre est, près d'un siècle plus tard, la vision partagée par **Léry et Montaigne. L'un et l'autre auteurs organisent au contraire une confrontation entre le Nouveau Monde et la vieille Europe**, aux dépens de cette dernière. Chez Léry, cette confrontation prend la forme d'un dialogue entre lui-même et le vieillard, dialogue qui, à mi-chemin, formule un avis sévère sur les Français : « Vous autres Mairs [...] êtes de grands fols ». Frappé au coin du bon sens, le discours du vieillard est l'occasion pour Léry de placer son peuple sous le regard de l'indigène du Brésil, par une inversion frappante. Au contraire de

Colomb, il évoque une culture régie par des liens familiaux étroits – « Nous avons des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons », et surtout placée sous le signe de la sagesse. Et l'auteur, loin de discréditer ce discours, y prend appui pour **construire un réquisitoire sévère contre les Européens** qui « ne font que sucer le sang et la moelle des autres ». Le **même procédé d'inversion** et une sévérité semblable se retrouvent chez Montaigne qui, dans deux paragraphes antithétiques, oppose les usages européens, « détournés de l'ordre commun », à la simplicité naturelle de cette nation que l'Europe qualifie de « barbare » et de « sauvage ». **Aussi le tableau qu'il en offre est-il empreint d'une vision mythique, qui rappelle l'âge d'or évoqué par les poètes antiques** : les peuples indigènes des Amériques bénéficient de la générosité de la nature, l'« uberté naturelle », et vivent dans une communauté harmonieuse et égalitaire régie par une « pleine possession de biens par indivis ». **Au crépuscule de la Renaissance, Montaigne remet ainsi en cause la supériorité de la culture sur l'état de Nature**⁴⁷.

Malgré les apparences, **ce corpus révèle des regards différents sur les peuples du Nouveau Monde**, ainsi qu'une évolution sensible des conceptions : là où Colomb légitimait la conquête par l'état de nature dans lequel évoluent ces peuples, c'est ce même état de nature qui, un siècle plus tard, manifeste leur supériorité naturelle sur les Européens. L'humanisme s'est développé entre ces deux visions, qui inscrivent le regard dans une perspective critique.



Corrigé de l'exercice n° 2

- 1 Dans la Rome antique, le mot *humanitas* désigne « **toute chose élevant l'homme à une place différente de celle des autres êtres vivants** ».
- 2 L'expression *humaniores litterae* désigne les « humanités » ; on dit encore « faire ses humanités » pour décrire une **activité éducative portée sur les études littéraires classiques**.
- 3 Un *umanista*, au XIII^e siècle, **enseigne les langues anciennes**. Le terme est d'abord péjoratif : il désigne un « pédant », car les intellectuels sont bien moins admirés, à cette époque, que le saint et le héros. Cette conception évolue nettement à l'époque moderne.
- 4 Pour nous, le terme « humanisme » revêt différents sens :
 - **philosophie qui met l'homme et ses valeurs au-dessus de tout** : l'homme est à la fois une valeur suprême et le but de toute action ;
 - **mouvement intellectuel** de la Renaissance ;
 - **méthode de formation intellectuelle** basée sur les humanités.

47. Il complètera néanmoins cette impression par un texte dans lequel il émet un souhait irréalisable que ces peuples nouvellement découverts l'eussent été du temps des Grecs de l'Antiquité (Essais, III, 6, « Des Coches »).



Corrigé de l'exercice n° 3

- 1 Le mot « mécène » (apparu en 1526) désigne un homme riche et/ou puissant qui aide artistes, savants et hommes de lettres financièrement. À la Renaissance, l'essor d'un esprit nouveau est favorisé par l'implication des princes mécènes qui ont compris l'intérêt de l'art et des recherches intellectuelles pour le rayonnement de leurs États. Les princes mécènes financent ainsi les artistes et intellectuels : les **Médicis** (Cosme puis Laurent) à Florence ; en France, François I^{er} crée le **Collège de France** en **1530, à la demande de** Guillaume Budé, son « maître de librairie » : six lecteurs royaux sont chargés d'enseigner en toute indépendance des disciplines qu'ignorait l'Université de Paris : l'hébreu, le grec, les mathématiques. **Leurs cours sont gratuits et ouverts à tous.**
- 2 Pic de la Mirandole (1463-1494) est un **philosophe humaniste italien** d'une extraordinaire érudition. Consacrant sa vie à l'étude, il étudie les philosophies grecques (platonisme et aristotélisme), juive (kabbale) et catholique (scolastique du Moyen-Âge). Il est, entre autres, l'auteur de 900 thèses et d'un ouvrage intitulé *De la dignité de l'homme*.
Érasme (1466-1536) est un **théologien et humaniste néerlandais**. Connaissant le grec et le latin, il édite et commente tous les pères de l'Église, rédige de nombreux autres ouvrages de théologie.
Rabelais (**né entre 1483 et 1494 – 1553**) est une des grandes figures de l'humanisme en France. Médecin et écrivain, il connaît, lui aussi, les auteurs grecs et latins.

Remarque

Au Moyen Âge, la connaissance de l'Antiquité est subordonnée aux pratiques et croyances médiévales ; les textes antiques ne sont pas conçus comme des références, mais comme des outils de rigueur, de pensée. Mais, à la Renaissance, les intellectuels et artistes sont fascinés par les œuvres de l'Antiquité : le monde antique est conçu comme une œuvre d'art ; son principal intérêt réside dans sa beauté. La connaissance des œuvres antiques devient alors une exigence de premier plan : selon Érasme, un véritable érudit doit avoir lu au moins une fois dans sa vie la totalité des auteurs antiques, dans tous les genres. Cette attitude comporte un double intérêt : elle permet d'approfondir ses opinions en les confrontant à celles d'autrui ; et elle offre aussi la possibilité d'examiner chaque thème sous les développements les plus variés. Ainsi se développe l'esprit critique, notamment sur le plan religieux. Les idées de ces intellectuels et artistes vont être combattues par le pouvoir et l'Église.



Corrigé de l'exercice n° 4

- 1 Les grandes découvertes ouvrent des horizons nouveaux, fouettent l'imagination, suscitent de nouvelles réflexions et de nouvelles disciplines. Parallèlement à cette nouvelle géographie s'impose aussi

une nouvelle cosmographie, c'est-à-dire une représentation toute nouvelle de l'univers : la révolution copernicienne réfute le **système géocentriste** (II^e siècle, déjà adopté au IV^e siècle av. J.-C. par la plupart des Grecs) de Ptolémée pour promouvoir une **conception héliocentrique** défendue par Nicolas Copernic, perfectionnée par Johannes Kepler, Galilée, et Isaac Newton.

- ② Le terme « **théocentrique** » caractérise l'attitude qui consiste à considérer Dieu, la religion, le pouvoir religieux, etc., comme la clé de la compréhension et de l'interprétation du Monde et de l'histoire humaine. Du théocentrisme, médiéval, on passe à une vision **anthropocentrique** du monde à la Renaissance, une conception philosophique qui considère l'homme comme le centre du monde et la fin (ou la finalité) de tout le reste de l'univers.



Corrigé de l'exercice n° 5

Les Indiens Tupinambas sont **des tribus semi-nomades de l'âge de pierre** qui vivent au **Brésil** et sont réputés pour leur **cannibalisme**. Ils sont bien connus et très en vogue en France car les navires normands vont chez eux, depuis le début du XVI^e siècle, chercher un bois qui permet de teindre les tissus (cf. premier groupement).

Montaigne a une connaissance à la fois directe et indirecte des Indiens du Brésil. La connaissance directe repose sur **des témoignages**. Tout d'abord, il raconte dans « Des cannibales », qu'**il a bien connu « un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde** qui a été découvert en notre siècle », cet homme étant « homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage ». Ensuite, Montaigne rapporte, toujours dans ce même chapitre des *Essais*, **la rencontre à Rouen du roi Charles IX avec trois Indiens du Brésil**. Enfin, **l'écrivain dit s'être entretenu lui-même avec l'un d'eux « fort long temps »**. À ces informations directes s'ajoute une connaissance **au moyen de livres** : Montaigne a lu les *Singularités de la France Antartique* de Thevet, ouvrage paru en 1557.

En préambule : la relation de voyage, un genre à succès

Le terme « relation » est ici synonyme de « récit » : son emploi connote l'authenticité. Le récit de voyage n'est donc pas une fiction – même si le voyage présente en soi un intérêt dramatique qu'illustrent les grandes œuvres charnières : *l'Odyssée*, *Don Quichotte*...

À l'origine, la relation de voyage est un rapport, un témoignage lié à des faits importants – c'est ce que nous avons vu au début de cette séquence, avec l'œuvre d'Hérodote, *l'Enquête* :

Jusqu'au territoire de cette tribu scythe⁴⁸ les régions énumérées forment une plaine de bonne terre ; plus loin, ce sont des pierrailles et de la roche nue. Après avoir parcouru sur une longue distance ces terrains déshérités, on arrive au pied de hautes montagnes ; là demeure un peuple où tous, hommes et femmes, sont chauves de naissance [...]

Si jusque-là le pays nous est bien connu, personne ne sait exactement ce qu'il y a plus loin que les Chauves : une chaîne de montagnes inaccessibles barre la route et personne ne va plus loin. Les Chauves prétendent – mais je n'en crois rien – que des hommes aux pieds de chèvre habitent ces montagnes et que, plus loin encore, on trouve des hommes qui dorment pendant six mois de l'année : ce sont des fables que je rejette entièrement. Du moins sait-on de façon précise qu'au-delà des Chauves, en direction du levant⁴⁹, habitent les Issédones [...].

Qu'y a-t-il plus au nord ? Ce sont les Issédones qui parlent d'hommes à l'œil unique et de griffons gardiens des mines d'or ; les Scythes tiennent d'eux ces informations, nous les avons nous-mêmes reçues des Scythes et nous employons un mot scythe en parlant des « Arimaspes » : « un » se dit en scythe *arima* et *spou* veut dire œil.

Hérodote (484-425 av. J.C.), *L'Enquête*, traduction d'Andrée Barguet.

© Éditions GALLIMARD. « Tous les droits d'auteur de ce texte sont réservés. Sauf autorisation, toute utilisation de celui-ci autre que la consultation individuelle et privée est interdite » - www.gallimard.fr

Définition : On appelle relation de voyage un récit écrit par un voyageur qui témoigne de ce qu'il a vu ou entendu au cours de ses déplacements et où se mêlent descriptions, anecdotes, explications et impressions personnelles.

48. La Scythie s'étendait du nord de la mer Noire au sud de l'Oural.

49. *le levant* : l'Est.

A

Le lien entre relation de voyage et histoire

1. Définition de la relation de voyage

La plupart des relations de voyage sont liées à des événements historiques et dramatiques. Nous avons ainsi vu comment le travail d'Hérodote avait été impulsé par les guerres médiques, c'est-à-dire l'invasion perse en Grèce. Dans l'Europe occidentale se développe également, depuis le Moyen-Âge, une littérature de voyage étroitement liée à son contexte de création.

2. Découvrir des relations de voyage et leurs auteurs



Activité

Rendez-vous sur une encyclopédie en ligne et recherchez des informations sur les auteurs suivants, le récit de voyage qu'ils ont écrit et le contexte de son écriture :

- Joinville ;
- Marco Polo ;
- Stendhal ;
- Gérard de Nerval.



Corrigé de l'activité

Joinville, XIII^e siècle, *Vie de Saint Louis*

- 1 Joinville a participé à la 7^e croisade, conduite par Louis IX (1248-1254) ; il y devient l'un des seigneurs les plus proches du roi et partage sa captivité. Soixante et un ans après son voyage, à la demande de la reine de France, Jeanne de Navarre, petite-nièce de Saint Louis, il rédige son récit, après avoir également témoigné au procès de béatification du roi. Son œuvre reprend les principales formes de la relation de voyage : récit de croisade et de pèlerinage.
- 2 Marco Polo, 1254-1324, *Le devisement du monde ou le livre des merveilles*

Le titre de l'œuvre alerte tout à la fois sur l'étonnement du voyageur, signalé par le terme « merveille » et l'authenticité de son récit : le mot « devisement » désigne en ancien français des « choses vues et enten-

dues ». Issu d'une famille de marchands voyageurs de Venise, Marco Polo participe à seize ans à l'une des expéditions de sa famille sur la route de la Soie. En Chine, l'empereur mongol lui demande de rester à son service : pendant 17 ans, il accomplit de nombreuses missions à travers la Chine. Rentré à Venise, il est fait prisonnier par les Génois ; il dicte le récit de ses voyages à son compagnon de cellule. L'œuvre remporte rapidement un très grand succès.

3 Les grandes découvertes

Comme nous avons eu l'occasion de le constater dans les premières études de cette séquence, les grandes découvertes stimulent le développement des relations de voyage, du XVI^e au XVIII^e siècle. On se souvient ainsi du *Voyage en terre de Brésil* de Jean de Léry, et nous étudierons plus loin un extrait du *Voyage autour du monde*, dans lequel Louis-Antoine de Bougainville raconte, au XVIII^e siècle, ses expéditions dans l'océan Pacifique, et notamment la découverte de l'archipel de Tahiti.

Plus tard, le succès du genre ne se dément pas : en 1816, Stendhal entame un voyage en Italie dont il tirera un récit, *Rome, Naples, Florence* ; en 1851, Nerval narre son *Voyage en Orient* ; et le XX^e siècle connaît également nombre de récits de voyage. Citons pour mémoire :

- André Brugiroux, *Tour du monde en stop* (1955-2004) ;
- Patrick Levy, Sâdhus, *un voyage initiatique chez les ascètes de l'Inde* (2009) ;
- Albert Londres, *Terre d'ébène* (1929) ;
- François Picard, *Ma Chine. Route de la Soie, Tibet, Hongkong à vélo*, (2008)
- Jean-Loup Trassard, *Le voyageur à l'échelle*, (2006), *Images de la terre russe*, (1990).

Certes, l'esprit a changé depuis le début de l'époque moderne : l'heure n'est plus, après le XVIII^e siècle, à l'exploration ; **mais l'attention à l'Autre est constante**, ainsi que l'interrogation que génère la découverte de mœurs différentes, interrogation qui porte sur l'Homme en général mais débouche aussi, au temps des romantiques et dans les époques suivantes, sur **une interrogation personnelle : qui suis-je, moi qui ne suis pas comme l'Autre que je rencontre ?**

B

La relation de voyage : un genre mixte

De cette longue histoire, la relation de voyage tire un certain nombre de caractéristiques qui font sa richesse, et il semble que la diversité des mondes rencontrés par les voyageurs génère une grande diversité du genre.

1. Une œuvre de commande ou sollicitée

Nous l'avons vu dans la première partie : la relation de voyage est à son origine exigée par les événements et souligne leur importance – ainsi des croisades ou des grandes découvertes. Le récit de voyage est donc un genre en étroite relation avec son contexte, notamment géopolitique, et éventuellement avec son ou ses destinataire(s).

La relation de voyage relève aussi d'une énonciation complexe : elle est un dialogue, qui mêle plusieurs voix, celle du voyageur, qui confie ses commentaires au lecteur en même temps qu'il témoigne, et celles des personnes qu'il a rencontrées dans ses voyages.

2. Une variété de genres

La relation de voyage n'est pas toujours, à l'origine, un livre destiné à un large public : Christophe Colomb n'écrit pas pour la publication. Il rédige des lettres à ses protecteurs, où il rend compte de ses découvertes, et il rédige également un journal de bord. Il s'agit là d'une écriture relativement intime. Mais les relations de voyage présentent cependant un point commun : le voyageur cherche à enchanter son lecteur, à faire de son récit un « *miroir des merveilles* ». Pour ce faire, il n'hésite pas, comme Marco Polo, à mêler le récit de faits authentiques avec des allusions à la mythologie antique : l'étrangeté des mondes rencontrés est ainsi restituée par les références à des monstres de la mythologie. Il y a donc mixité entre le témoignage sur le réel et l'imaginaire collectif.



Document complémentaire

Description de la faune de Java

Il y a aussi quantité de singes de plusieurs espèces et des autours⁵⁰ entièrement noirs comme des corbeaux, très bons à la chasse. J'ajoute que ceux qui apportent de petits hommes en prétendant qu'ils viennent d'Inde sont des menteurs car ces prétendus petits hommes de l'Inde sont en réalité des singes maquillés de la façon suivante : on trouve dans cette île une espèce de singes, très petits et dont le visage est semblable à celui des hommes. On les attrape, on leur arrache tous les poils, excepté quelques-uns au menton et au sexe ; après quoi, on les met dans des boîtes, on les laisse sécher et on les farde avec du safran et autres préparations pour qu'ils ressemblent à des hommes. Mais ils n'en sont pas, car nulle part en Inde, pas plus qu'ailleurs, on n'a jamais vu des hommes aussi sauvages.

Marco Polo (1254-1324), *Le devisement du monde*

50. Oiseaux rapaces

3. Une diversité d'intentions

Enfin, la relation de voyage est souvent motivée par une intention particulière : Christophe Colomb justifie implicitement la conquête européenne du Nouveau Monde. Jean de Léry, au contraire, défend les Amérindiens contre les préjugés occidentaux. La visée informative est donc souvent supplantée par la visée argumentative. Or la force persuasive de la relation de voyage est d'autant plus grande qu'elle s'appuie sur l'authenticité du discours.

Cet intérêt du genre a été bien perçu par les fondateurs de l'utopie : au II^e siècle après JC, Lucien de Samosate écrit *l'Histoire véritable* ; le titre est une antiphrase puisque l'œuvre raconte une exploration lunaire. Ce premier détournement de la relation de voyage inspirera Cyrano de Bergerac, au XVII^e siècle (lecture analytique n° 2). Cette œuvre, qui annonce les romans de science-fiction, s'inspire aussi d'une autre relation de voyage fictive, qui nous ramène à la Renaissance : en 1516 paraît *Utopia*, de Thomas More, qui reprend à son compte toutes les caractéristiques de la relation de voyage, mais pour décrire un monde imaginaire, l'État d'Utopia, fondé par le général Utopus, dont la capitale est Amaurote... L'œuvre fonde le genre de l'utopie qui propose, à travers une relation de voyage fantasmée, une critique sévère du monde réel.



Document complémentaire

Lucien de Samosate, *Histoire véritable*

Il faut cependant que je vous raconte les choses nouvelles et extraordinaires que j'ai observées, durant mon séjour dans la Lune. Et d'abord ce ne sont point des femmes, mais des mâles qui y perpétuent l'espèce : les mariages n'ont donc lieu qu'entre mâles, et le nom de femme y est totalement inconnu. On y est épousé jusqu'à vingt-cinq ans, et à cet âge on épouse à son tour. Ce n'est point dans le ventre qu'ils portent leurs enfants, mais dans le mollet. Quand l'embryon a été conçu, la jambe grossit ; puis, plus tard, au temps voulu, ils y font une incision et en retirent un enfant mort, qu'ils rendent à la vie en l'exposant au grand air, la bouche ouverte. C'est sans doute de là qu'est venu chez les Grecs le nom de gastrocnémie, puisque, au lieu du ventre, c'est la jambe qui devient grosse. [...] Quand un homme est parvenu à une extrême vieillesse, il ne meurt pas, mais il s'évapore en fumée et se dissout dans les airs. Ils se nourrissent tous de la même manière. Ils allument du feu et font rôti sur le charbon des grenouilles volantes, qui sont chez eux en grande quantité ; puis ils s'asseyent autour de ce feu, comme d'une table, et se régalent en avalant la fumée qui s'exhale du rôti. Tel est leur plat solide. Leur boisson est de l'air pressé dans un vase, où il se résout en un liquide semblable à de la rosée. Ils ne rendent ni urine, ni excré-

ments, n'ayant pas, comme nous, les conduits nécessaires. Ils ne peuvent pas non plus avoir par cette voie de commerce avec des mignons, mais par les jarrets, où s'ouvre leur gastrocnémie. C'est une beauté chez eux que d'être chauve et complément dégarni de cheveux ; ils ont les chevelures en horreur. Dans les comètes, au contraire, les cheveux sont réputés beaux, au moins d'après ce que nous en dirent quelques voyageurs. Leur barbe croît un peu au-dessus du genou ; leurs pieds sont dépourvus d'ongles, et tous n'y ont qu'un seul doigt. Il leur pousse au-dessus des fesses une espèce de gros chou, en manière de queue, toujours vert¹.



Lecture analytique n °2 : Cyrano de Bergerac, *L'autre monde ou les états et empires de la lune*

1. Pour connaître Cyrano de Bergerac

Libre penseur, dramaturge et homme d'épée, Cyrano de Bergerac (1619-1655) a été longtemps méconnu. Son théâtre est cependant d'une grande qualité ; ainsi, l'une de ses pièces, *Le pédant joué*, a inspiré des répliques, voire des scènes à Molière. Lecteur de Thomas More (*Utopie*) et de Campanella (*La cité du soleil*), il est l'auteur des pièces de théâtre et de deux romans qui ne paraîtront qu'après sa mort : *L'autre monde ou les états et empires de la lune* (1649) et *Les états et empires du soleil* (1652). Ces œuvres constituent une première expérimentation littéraire en France de ce qui deviendra la science-fiction : Cyrano s'appuie en effet sur des recherches scientifiques récentes. En 1610, la lunette astronomique avait ainsi permis d'observer des montagnes dans la Lune.

En 1636, Gassendi avait établi la première carte de la lune. En 1648, un Italien avait expérimenté une machine volante. Et Cyrano avait lui-même de solides connaissances scientifiques. Son ouvrage, *L'autre monde ou les états et empires de la lune*, sent très fortement la poudre et le bûcher. L'auteur y tient des propos irrévérencieux, il décrit ainsi le pape : «ce grand pontife que vous voyez la mitre sur la tête était peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans son jardin». Athée, libertin, Cyrano repousse toutes les religions et tous les conformismes, attribuant comme devise aux habitants de la lune, les Sélénites : «Songez à librement vivre».

1. Traduction d'Eugène TALBOT. Œuvres complètes de Lucien de Samosate, tome 1, Paris, Hachette, 1912.



2. Lecture analytique d'un extrait du roman *L'autre monde ou les états et empires de la lune*



Lisez le texte ci-dessous puis écoutez sa lecture à voix haute sur académie en ligne.

Découverte des Sélénites

Dans L'autre monde ou les états et empires de la lune, le narrateur, qui est aussi le héros, débarque sur la lune et part à la découverte de cette planète, où il rencontre des créatures étranges.

Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offrait pour les consoler. Enfin, je résolus de marcher, jusques à ce que la Fortune⁵¹ me fit rencontrer la compagnie de quelque bête ou de la mort.

Elle m'exauça car au bout d'un demi-quart de lieue je rencontrai deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi, l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins, je le pensai ainsi à cause qu'à quelque temps de là, je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cent de même espèce qui m'environnèrent). Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avaient la taille, la figure et le visage comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avais ouï conter à ma nourrice, des sirènes, des faunes⁵² et des satyres⁵³. De temps en temps ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration⁵⁴ de me voir, que je croyais quasi-être devenu monstre.

Une de ces bêtes-hommes m'ayant saisi par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent une brebis, me jeta sur son dos et me mena dans leur ville. Je fus bien étonné, lorsque je reconnus en effet que c'étaient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Quand ce peuple me vit passer, me voyant si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées⁵⁵ de longueur), et mon corps soutenu sur deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme, car ils tenaient, entre autres, que, la Nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes deux jambes et deux bras, ils s'en devaient servir comme eux. [...]

Ils disaient donc – à ce que je me suis fait depuis interpréter – qu'inafailliblement j'étais la femelle du petit animal de la reine.

51. *Fortune* : divinité, puissance qui détermine le sort des hommes

52. *faune* : dans la mythologie latine, une divinité champêtre au corps velu, aux oreilles pointues, aux pieds et aux cornes de chèvre.

53. *satyre* : divinité similaire au faune.

54. *admiration* : étonnement.

55. *coudée* : ancienne mesure de longueur (1 coudée = environ 50 cm).

[...] Je fus mené droit au palais. [...] Les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avait fait le peuple quand j'étais passé par les rues. Leur conclusion néanmoins fut semblable, à savoir que j'étais sans doute la femelle du petit animal de la reine. Mon guide me l'interprétait ainsi ; et cependant lui-même n'entendait point⁵⁶ cette énigme, et ne savait qui était ce petit animal de la reine ; mais nous en fûmes bientôt éclaircis, car le roi quelque temps après, commanda qu'on l'amenât. À une demi-heure de là je vis entrer, au milieu d'une troupe de singes qui portaient la fraise et le haut-de-chausses, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchait à deux pieds ; sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un *criado de vuestra mercede*⁵⁷ [...].

Ce petit homme me conta qu'il était Européen, natif de la Vieille Castille, qu'il avait trouvé moyen avec des oiseaux de se faire porter jusques au monde de la Lune où nous étions à présent ; qu'étant tombé entre les mains de la reine, elle l'avait pris pour un singe, à cause qu'ils habillent, par hasard, en ce pays-là, les singes à l'espagnole, et que, l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avait point douté qu'il ne fût de l'espèce.

« Il faut bien dire, lui répliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en aient point rencontré de plus ridicule et que c'était pour cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour se donner du plaisir.

– Ce n'est pas connaître, dit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'Univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, et pour qui la Nature ne saurait engendrer que des matières de rire [...].»

Notre entretien n'était que la nuit, à cause que dès six heures du matin jusques au soir la grande foule de monde qui nous venait contempler à notre loge nous eût détournés ; d'aucuns nous jetaient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe. Il n'était bruit que des bêtes du roi⁵⁸. [...] Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle à leurs simagrées et à leurs tons ; tant y a que j'appris à entendre leur langue et à l'écorcher un peu. Aussitôt les nouvelles coururent par tout le royaume qu'on avait trouvé deux hommes sauvages, plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avait fournies, et qui, par un défaut de la semence de leurs pères, n'avaient pas les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus.

Cette créance⁵⁹ allait prendre racine à force de cheminer, sans les prêtres du pays qui s'y opposèrent, disant que c'était une impiété épouvantable de croire que non seulement des bêtes mais des monstres fussent de leur espèce. [...] Enfin ils bridèrent si bien la conscience

56. *n'entendait point* : ne comprenait point.

57. « Je suis le serviteur de votre seigneurie ».

58. *Il n'était bruit que des bêtes du roi* : On ne parlait que des bêtes du roi.

59. Croyance.

des peuples sur cet article qu'il fut arrêté que je ne passerais tout au plus que pour un perroquet plumé ; ils confirmaient les persuadés sur ce que non plus qu'un oiseau je n'avais que deux pieds⁶⁰. On me mit donc en cage par ordre exprès du Conseil d'en haut⁶¹.

Cyrano de Bergerac, *L'autre monde ou les états et empires de la lune* (1649)



Question de lecture

Relisez maintenant, vous-même, le texte à voix haute avant de traiter les questions.

Les questions suivantes vous permettent de construire une lecture analytique en trois axes.

- 1 Montrez que l'auteur reprend des aspects de la littérature de voyage en étudiant :
 - a) la figure du narrateur ;
 - b) l'image que donne le narrateur de ce nouveau monde ;
 - c) ses réactions face à ce nouveau monde qu'il découvre.
- 2 Par quels procédés le lecteur est-il déstabilisé et incité à réfléchir ? Quel est le sujet proposé à sa réflexion ? Pour répondre, vous pourrez vous appuyer sur le jeu des regards, l'analyse de l'énonciation.
- 3 Mettez en évidence la dimension satirique de l'extrait.
 - a) Que représente la lune pour Cyrano de Bergerac ?
 - b) Comment la société des Sélénites est-elle organisée ? Cette société est-elle différente de la société européenne ?
 - c) Montrez par quels procédés l'auteur instaure une relation de complicité avec son lecteur.



Éléments de réponse

Introduction

Vivant en pleine époque baroque, Cyrano de Bergerac offre un visage conforme au mouvement auquel son œuvre appartient : déroutant et facilement en marge. De même, son œuvre est inattendue, amusante et surtout nourrie de significations implicites. Ainsi, reprenant à Lucien de Samosate l'idée du voyage sur la lune, Cyrano de Bergerac fait paraître, en 1649, *L'autre monde ou les états et empires de la lune*, roman où un héros narrateur conte son périple et ses aventures sur l'astre lunaire. Cet ouvrage offre une perspective nouvelle sur l'Autre. En effet, la narration d'un voyage imaginaire permet, grâce à la fantaisie, de renouveler le regard sur la différence. Nous verrons donc ici comment l'utopie per-

60. Référence à la définition de l'homme donnée par Aristote (philosophe grec du IV^e siècle avant J.-C.) : « un animal bipède sans plumes ».

61. Conseil du roi, dans la monarchie française.

met de mettre en évidence la réflexion sur l'Autre. Après avoir mesuré tout ce que l'auteur emprunte à la relation de voyage, nous verrons qu'il renverse habilement les perspectives pour finalement construire un discours critique sur la société de son temps.

1 L'extrait d'une relation de voyage

Ce passage témoigne de l'imitation effectuée par Cyrano de Bergerac : tous les *topoi*⁶² de la relation de voyage y sont en effet repris.

a) La figure du narrateur

Comme dans une relation de voyage, le narrateur se distingue par deux caractéristiques majeures :

– **son héroïsme** : il arrive dans l'inconnu, seul : « Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point ». Il s'en remet alors au Destin (comme Ulysse malmené par les dieux dans l'*Odyssée*, modèle premier) : « je résolu de marcher, jusques à ce que la Fortune me fit rencontrer la compagnie de quelque bête ou de la mort ». Cet héroïsme permet la dramatisation du voyage, qui éveille ainsi l'intérêt du lecteur ;

– **son apparente neutralité** : le narrateur s'exprime à la première personne et rapporte les faits avec une apparente neutralité, ce que révèle la juxtaposition des phrases aux trois premières lignes. En effet, il est en terrain inconnu et a donc un regard distancié sur ce qui l'entoure. Cette position permet d'apporter au récit l'authenticité d'un témoignage, et, dans le cadre de l'utopie, de garantir la crédibilité d'un récit pourtant très fantaisiste.

b) L'image que donne le narrateur de ce nouveau monde : une merveille

La fantaisie s'exprime dans les détails apportés par l'auteur lorsqu'il décrit ce nouveau monde : sur la lune se trouvent les monstres ; sur la lune, ce sont des « bêtes-hommes » qui « avaient la taille, la figure et le visage comme nous » mais qui marchent à quatre pattes. C'est le deuxième *topos* de la relation de voyage, emprunté notamment à l'historien grec, Hérodote. D'ailleurs, le narrateur souligne que ces êtres lui rappellent les monstres de la mythologie : « Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avais ouï conter à ma nourrice, des sirènes, des faunes et des satyres ».

c) Un monde qui suscite l'étonnement

Une autre caractéristique de la relation de voyage réside dans sa faculté à souligner et susciter la surprise, la stupéfaction. Le caractère merveilleux des Sélénites est mis en relief par le lexique de l'étonnement : « je restai bien surpris », « je fus bien étonné », renforcé par l'hyperbole : « plus de sept ou huit cents... ». Cet étonnement provient de la position du voyageur qui découvre un monde totalement inconnu : le lexique du regard met en évidence cette découverte ; et, comme dans toute relation de voyage, la description va de l'aspect physique

62. On appelle *topos*, dans l'analyse littéraire, un lieu commun, une caractéristique commune aux œuvres relevant d'un même genre ou traitant d'un thème similaire. Au pluriel, ce terme fait « *topoi* ».

– dimension esthétique – au comportement – dimension éthique.

Le thème majeur, ici, est la diversité des mœurs, centrée sur la façon de marcher – à deux ou quatre pattes. Et comme dans toute relation de voyage⁶³, l'inconnu suscite l'interprétation : ce thème est développé par un champ lexical abondant, et par des modalisateurs exprimant le doute.

2 Le renversement des perspectives

a) Des jeux de symétrie

Le passage se fonde sur un jeu de symétrie entre les regards et les sentiments. En effet, si le narrateur-héros porte un regard sur ce monde nouveau : « je le vis revenir », « je **vis** entrer « Quand je les pus discerner », il est aussi « contempl[é] » : « ce peuple me **vit** passer, me **voyant** si petit » ; la répétition du verbe *voir* est à cet égard fort parlante. De même, il est surpris par ce qu'il voit : « Je fus bien étonné », tout comme il est aussi un objet d'étonnement pour les Sélénites, qu'il s'agisse du peuple ou des Grands : « ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par **l'admiration** de me voir », « Les grands me reçurent avec des admirations plus modérées ». Enfin, le renversement touche aussi à l'interprétation : le narrateur pense que les Sélénites sont des animaux, mais il est lui-même pris pour un animal. Ce jeu de miroir met en relief une idée forte : **la différence perturbe les repères et balaie les certitudes.**

b) Le jeu des discours

Cette perturbation se révèle aussi par le jeu des discours : nombreux sont les locuteurs dans ce texte ainsi que les propos rapportés. Le narrateur assume évidemment le récit, et tient le discours principal ; mais il fait aussi intervenir de nombreux locuteurs :

- le peuple : « ils disaient donc » ;
- les grands, c'est-à-dire les nobles proches du Roi : « Les grands me reçurent [...]. Leur conclusion néanmoins fut semblable... » ;
- l'Espagnol, dont la parole est rapportée au discours direct lors d'un court dialogue entre lui et le narrateur ;
- les « prêtres du pays qui s'y opposèrent, disant que c'était une impiété épouvantable... ».

La multiplicité des discours rapportés contribue à soutenir l'action, donc, et, à dramatiser le récit, c'est-à-dire sa faculté à nourrir l'intérêt du lecteur pour les événements. Elle rappelle aussi une idée propre à l'époque baroque : *le monde est un théâtre* – et Cyrano est aussi un dramaturge.

c) Un débat sur une question centrale

La multiplicité des discours met en scène un débat, centré sur une question fondamentale : celle de l'homme. Le narrateur et les Sélénites se regardent mutuellement en **essayant de déterminer s'ils peuvent considérer l'Autre comme un homme, malgré les différences** ; ainsi, le narrateur explique : « je rencontrais deux fort grands animaux

63. Rappelons-nous de l'étude sur corpus, au début de cette séquence.

[...]. Je fus bien étonné, lorsque je reconnus en effet que c'étaient des hommes ». Les Sélénites, quant à eux, commencent par penser que le narrateur est un singe ; lorsque le narrateur apprend leur langue, ils le prennent, ainsi que son compagnon, pour un homme sauvage dont la bonne croissance physique a été empêchée : « deux hommes sauvages, plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avait fournies, et qui, par un défaut de la semence de leurs pères, n'avaient pas les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus ». Cyrano montre ici qu'il a lu Marco Polo, en reprenant le motif des singes (cf. lecture complémentaire dans le cours sur la relation de voyage). Le thème est fondamental : Cyrano fait ici référence, notamment, à la *Controverse de Valladolid* qui, en 1527, fut organisée par l'Église pour décider si les Indiens étaient des hommes.

④ Un passage satirique

Sous la fantaisie se dissimule donc un thème philosophique.

a) La lune : un miroir inversé du monde

Le renversement des perspectives aboutit à **la critique de l'ethnocentrisme** : le narrateur affirme dès l'incipit de l'œuvre : « La Lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune ». Il n'y a donc pas de vérité fondamentale ; nous retrouvons ici la notion de relativisme défendue par Montaigne à la fin du XVI^e siècle (cf. lecture analytique n° 1). Cyrano critique dans d'autres œuvres « l'orgueil insupportable des humains, qui leur persuade que la Nature n'a été faite que pour eux ». Le passage est donc une illustration de ce relativisme. Ainsi, les Sélénites peuvent d'abord apparaître comme des monstres, mais dans leur regard, le narrateur craint d'« être devenu monstre » lui-même.

b) L'exercice de la satire

La représentation de ce monde autre présente des similitudes frappantes avec le monde contemporain de l'écriture : l'État des Sélénites est une projection du monde réel. La structure du texte met ainsi en évidence l'organisation de la société : le peuple, les grands, le roi, les prêtres. À tous ces échelons de la société, une critique est adressée : **le peuple** a des représentations étroites : « ils ne purent croire que je fusse un homme » ; **les grands** sont plus réservés dans l'étonnement mais n'ont pas l'esprit plus ouvert que le peuple, dont ils partagent les préjugés ; **le roi** se trompe également et paraît d'ailleurs essentiellement indifférent ; et les prêtres brident l'esprit critique en guidant les consciences. La satire est particulièrement vive à l'égard de **l'Église** : « ils bridèrent si bien la conscience des peuples », accusée de maintenir le peuple dans l'ignorance et l'obscurantisme. On se souviendra à ce sujet que Cyrano de Bergerac n'a jamais fait mystère de son athéisme et qu'il s'inscrivait dans le mouvement de pensée libertin⁶⁴

64. Les libertins pensent que, Dieu n'existant pas, l'homme est livré à sa condition et peut donc s'affranchir des règles morales qui pèsent sur sa liberté de pensée. Le terme « libertin » a été créé par les penseurs de ce mouvement sur le mot latin *libertinus*, qui désigne l'affranchi à Rome, c'est-à-dire un esclave auquel son maître a rendu la liberté.

qui prend alors son essor.

Par ailleurs, l'auteur entend dénoncer le préjugé qui consiste à s'en tenir aux apparences.

c) La connivence avec le lecteur

Cette critique particulièrement audacieuse est soutenue par la connivence, c'est-à-dire la complicité avec le lecteur⁶⁵, établie par différents moyens : **les allusions et références** (cf. *Homère*, Hérodote, Marco Polo...) permettent d'établir cette complicité et montrent que Cyrano s'adresse à un public cultivé, capable de saisir la dimension implicite de son discours. Ce lecteur, il le séduit aussi par **l'humour**, établi le plus souvent sur l'autodérision, comme lorsque le narrateur est comparé à « un perroquet plumé ». À l'humour peut être associée **l'ironie** : la mise en scène de l'Espagnol est sévère, présentée avec sérieux mais en décalage avec ce qui en est décrit et dit, particulièrement lorsque celui-ci déclare appartenir à une nation « en faveur de qui l'Univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves ». En avance sur son temps, Cyrano utilise ainsi tous les procédés qui nourriront l'apologue⁶⁶ au temps des Lumières.

Conclusion

La fantaisie de l'utopie sert à voiler une critique virulente à l'égard de l'État et de l'Église ; et les masques utilisés par Cyrano pour voiler cette critique, tels que l'humour et la mise à distance, ne dissimulent pas totalement l'audace de l'auteur. Aussi l'œuvre ne sera-t-elle publiée que de manière posthume, et dans une version édulcorée, par

Le Bret, ami de Cyrano. La relation de voyage est ainsi imitée pour favoriser la séduction exercée sur le lecteur ; et elle est surtout, par sa dimension imaginaire, le prétexte à un regard sur le monde réel.

Il sera à nouveau question de l'utopie dans la deuxième séquence, sur Micromégas. Vous aurez alors l'occasion de réinvestir et d'approfondir ce premier contact avec un genre au demeurant bien étrange...

65. Le mot « connivence » vient lui-même du latin *connivere*, qui signifie « faire un clin d'œil ».

66. Cette notion sera définie plus amplement dans la deuxième séquence. Gardons pour l'instant à l'esprit que le terme caractérise un récit court à visée argumentative.



Exercice autocorrectif n° 1 : Étude d'un document iconographique



Méliès, *Voyage dans la lune*
© MELIES/ Album / akg - images.

- 1 Qui est Georges Méliès ?
 - 2 Recherchez des informations sur son œuvre, *Voyage dans la lune*.
 - 3 Que représente l'image selon vous ? Quelles sont les visées de Méliès ?
- ➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 1 à la fin du chapitre.



Pour aller plus loin

Si les débuts du cinéma et la science-fiction vous intéressent, vous pouvez vous rendre sur Internet et taper sur votre moteur de recherche les mots clés : « Méliès », « voyage dans la lune ». Vous pourrez visionner le film de ce réalisateur.



Exercice autocorrectif n° 2 : Revoir les genres littéraires liés à l'argumentation

Lisez attentivement les textes suivants et, en vous aidant du rappel ci-dessous, déterminez pour chacun :

- a) ceux qui relèvent d'une argumentation ;
- b) parmi ceux qui relèvent d'une argumentation, les textes qui appartiennent à l'essai et ceux qui sont des apologues.

Rappel méthodologique

Les genres littéraires liés à l'argumentation

Nous avons, dans les deux premières lectures, rencontré deux formes différentes d'argumentation :

- l'essai, genre mis en place par Montaigne et présentant une argumentation directe, assumée par l'auteur qui met en évidence la subjectivité de son discours et implique le lecteur comme dans une conversation ;
- l'apologue, genre multiple dont l'utopie est un sous-genre, qui narre une histoire pour délivrer une moralité, le plus souvent implicite.

Texte A) La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa en haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme une chandelle, mais qui était bien loin par-delà la forêt.

C. Perrault, « Le Petit Poucet », 1697

1. il s'agit des enfants abandonnés dans la forêt par leurs parents.

Texte B) Un renard qui fuyait devant des chasseurs aperçut un bûcheron, et le supplia de lui trouver une cachette. Celui-ci l'engagea à entrer dans sa cabane et à s'y cacher. Quelques instants après les chasseurs arrivèrent et demandèrent au bûcheron s'il n'avait pas vu un renard passer par là. De la voix il répondit qu'il n'en avait pas vu; mais de la main il fit un geste pour indiquer où il était caché. Les chasseurs ne prirent pas garde au geste, mais s'en rapportèrent aux paroles; et le renard, les voyant s'éloigner, sortit et s'en alla sans mot dire. Comme le bûcheron lui reprochait que, sauvé par lui, il ne lui témoignait même pas d'un mot sa reconnaissance, le renard répondit : « Je t'aurais dit merci, si tes gestes et tes procédés s'accordaient avec tes discours. » On pourrait appliquer cette fable aux hommes qui font hautement profession de vertu et en fait se conduisent en coquins.

Ésope, «Le renard et le bûcheron», *Fables*
VI^e siècle av. J.-C.

Texte C) Voyages, coffrets magiques aux promesses rêveuses, vous ne livrez plus vos trésors intacts. Une civilisation proliférante et surexcitée trouble à jamais le silence des mers. Les parfums des tropiques et la fraîcheur des êtres sont viciés par une fermentation aux relents suspects, qui mortifie nos désirs et nous voue à cueillir des souvenirs à demi corrompus.

Aujourd'hui où des îles polynésiennes noyées de béton sont transformées en porte-avions pesamment ancrés au fond des mers du Sud, où l'Asie tout entière prend le visage d'une zone malade, où les bidonvilles rongent l'Afrique, où l'aviation militaire et commerciale flétrit la candeur de la forêt américaine ou mélanésienne avant même d'en pouvoir détruire la virginité, comment la prétendue évasion du voyage pourrait-elle réussir autre chose que nous confronter aux formes les plus malheureuses de notre existence historique ? Cette grande civilisation occidentale, créatrice des merveilles dont nous jouissons, elle n'a certes pas réussi à les produire sans contrepartie. Comme son œuvre la plus fameuse, pile où s'élaborent des architectures d'une complexité inconnue, l'ordre et l'harmonie de l'Occident exigent l'élimination de sous-produits maléfiques dont la terre est aujourd'hui infectée. Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordures lancée au visage de l'humanité.

C. Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955
© Éditions Plon.

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 2 à la fin du chapitre.

Corrigé des exercices



Corrigé de l'exercice autocorrectif n° 1

- 1 Pionnier du cinéma, Méliès (1861-1938) est le père des effets spéciaux, le premier réalisateur et le créateur du premier studio de cinéma. Après avoir été prestidigitateur et directeur du Théâtre Houdin où il monte des spectacles de « grandes illusions », il découvre le cinéma lors d'une projection cinématographique faite par les frères Lumière et se lance. Il va délaisser le reportage auquel se consacrent les deux frères pour faire du film cinématographique un « voyage à travers l'impossible », pour reprendre le titre de l'une de ses œuvres (1904). Alors que les frères Lumière sortent leurs machines pour enfermer le monde, Méliès s'enferme dans les studios qu'il construit à Montreuil. C'est là qu'il élabore toiles peintes et autres « trucages » – qui deviendront « effets spéciaux » dans le cinéma plus récent. Il joue lui-même dans ses propres métrages et fait jouer sa famille, ses voisins, ses amis. Il va même réaliser des actualités truquées comme l'éruption de la montagne Pelé, des drames, des publicités et des reconstitutions historiques comme l'affaire Dreyfus qui lui tient particulièrement à cœur. La concurrence féroce et le piratage de ses films par les Américains l'obligent à créer une succursale de Pathé aux USA. Mais ne pouvant faire face, il arrête toutes ses activités cinématographiques en 1913. Avec la Première Guerre mondiale, le théâtre Houdin est fermé. En 1923, Méliès doit le fermer définitivement ; il vend sa propriété de Montreuil pour faire face à de lourdes dettes. Dans un excès de colère, Méliès brûle la moitié de son stock (plus de 4 000 bandes) et vend l'autre à des marchands forains. En 1925, il rencontre l'une de ses anciennes actrices, Jeanne d'Alcy, qu'il épouse. Il tient avec elle son magasin de sucreries et de jouets dans la gare Montparnasse et va ressortir de l'oubli grâce à Léon Druhot, directeur du ciné-journal, qui le reconnaît dans cette même gare. Il finit sa vie dans la maison de retraite de la mutuelle du cinéma à Orly et décède en 1938, sans aucune gloire dans un hôpital parisien.
- 2 Son plus grand chef d'œuvre est sans doute le *Voyage dans la lune* (1902). Il s'agit d'une féerie qui donne dans le registre comique et qu'on appellera science-fiction ou fantastique. Ce film est un festival de trucages. C'est aussi un hommage du cinéma débutant à son héritage littéraire : Méliès cite les pionniers de la science-fiction, Jules Verne et son roman d'anticipation, *De la terre à la lune*, paru en 1865, et plus lointainement, *Cyrano de Bergerac*. Mais il évoque aussi *Les premiers hommes dans la lune*, roman de l'Anglais H. G. Wells, publié seulement en 1901. Son film est une satire burlesque de la science conquérante : le célèbre professeur Barbenfouillis réunit les savants du monde entier sous l'égide de l'Institut d'astronomie incohérente et s'apprête à leur communiquer une nouvelle des plus importantes. Barbenfouillis leur présente le projet fou de voyager vers la lune à

l'aide d'un obus lancé à partir d'un canon géant. Cinq héros courageux acceptent de suivre le professeur dans sa folle entreprise. Le lancement réussit. Les six astronautes embarqués découvrent l'environnement lunaire et assistent à un lever de terre. Faits prisonniers par les Sélénites, population autochtone de la lune, ils parviennent cependant à s'échapper. L'un des poursuivants reste accroché au fuselage de l'obus qui a repris le chemin de la terre. De retour, les savants sont accueillis en héros et exposent triomphalement leur capture.

- ③ Le plan fixe représente la lune qui semble dotée d'un télescope, fixé à sa surface : le spectateur n'est alors plus le regardant, mais le regardé, il regarde la lune qui le regarde, le procédé est ironique et il célèbre le pouvoir de l'illusion. L'image propose ainsi une réflexion sur le regard : la lune, habitée là aussi par les Sélénites, est ici lieu de l'altérité. En même temps, Méliès rappelle que tout homme est l'Autre de son Autre : l'altérité n'est plus un état, c'est un processus réversible. L'image, enfin, insérée en plan fixe dans le film, est aussi amusante par sa réversibilité qu'inquiétante : cette lune a un sourire aussi énigmatique que celui de la Joconde ; et sa face grumeleuse lui donne un caractère monstrueux qui dérange le spectateur. En réalité, ce qui nous paraît un télescope est la fusée-obus que les savants terriens ont construite pour aller dans la lune et qui a atterri dans l'œil de celle-ci : éborgnée par la maladresse et l'expansionnisme terrien, la lune apparaît blessée – son nez fond... Sa face est donc aussi un visage grimaçant de douleur.

Ambiguë, cette image révèle tout à la fois le talent de Méliès, pionnier du cinéma d'anticipation, et une réflexion plus profonde sur le rapport à l'Autre, marqué par la violence et la réciprocité.



Corrigé de l'exercice autocorrectif n° 2

Texte A) Ce texte est l'incipit d'un conte. Il s'agit d'un texte narratif dont la visée argumentative n'apparaît pas : le discours est assumé par un narrateur invisible, et l'extrait ne permet pas de discerner une intention argumentative.

Texte B) Il s'agit d'un apologue : le récit est court et suivi d'une moralité : « Cette fable pourrait s'appliquer aux hommes qui protestent hautement de leur honnêteté, mais qui en fait se conduisent bassement. » Le lecteur comprend *a posteriori* que les personnages sont symboliques.

Texte C) Le texte relève de l'essai, que différents indices permettent d'identifier :

- le discours est argumentatif ;
- le discours est ancré dans son contexte : « Aujourd'hui » ; l'auteur utilise le présent d'énonciation ;
- le locuteur s'implique dans son discours et interpelle le lecteur par le pronom « nous » : « dont nous jouissons » ;

- le lexique évaluatif met en évidence la subjectivité du propos : « corrompus », « infectés », « ordures » ;
- la dernière phrase est particulièrement virulente : « Ce que d’abord vous nous montrez, voyages, c’est notre ordures lancée au visage de l’humanité. » La critique est donc sévère et non dissimulée.

3

Regards de voyageurs du XVIII^e au XX^e siècle : l'Autre, miroir et mire de soi

A

Lecture analytique n° 3 : Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre XXX

1. Contextes

a) Qui est Montesquieu ?

Né en 1714 et issu d'une grande famille de parlementaires bordelais, le jeune homme entreprend des études de droit ; à cette époque, il se rend aussi à Paris et fréquente les milieux savants et lettrés. À l'issue de ses études, il devient conseiller du parlement de Bordeaux. En 1716, à la mort de son oncle, il devint président du parlement et de la baronnie des Montesquieu.

Parallèlement à ses responsabilités de magistrat et de propriétaire terrien, Montesquieu se passionne pour les sciences. Il devient membre de l'Académie des sciences de Bordeaux, et rédige de nombreux traités de physique, de médecine. Il s'intéresse aussi à la philosophie politique (*Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*, publié en 1716) et rédige les *Lettres persanes* qui paraissent en 1721. Ce roman épistolaire, l'un de ses chefs-d'œuvre, est publié anonymement à Amsterdam, probablement pour lui éviter de compromettre sa réputation de magistrat. Cet anonymat n'est que de courte durée et diffère sans doute de plusieurs années son élection à l'Académie française.

Le succès de ce roman audacieux ouvre à Montesquieu les portes des salons parisiens, notamment celui de l'influente marquise de Lambert et celui du club de l'Entresol. Ces salons parisiens et les milieux libertins qu'il fréquente alors lui inspirent *Le Temple de Gnide* (1728), un roman galant. En 1726, Montesquieu renonce à sa charge de président à mortier. Grâce à la puissante influence de la Marquise de Lambert, et malgré la réserve de Louis XV et du cardinal de Fleury qui lui reprochent la frivolité des *Lettres persanes*, Montesquieu est admis à l'Académie française.

De 1728 à 1731, il fait le tour des pays d'Europe : Hongrie, Italie, Hollande, Angleterre, où il demeure un an et demi. Ces voyages permettent à Montesquieu d'effectuer une observation approfondie de la géographie, de la culture, de la diplomatie, des conditions économiques, des mœurs et des systèmes politiques des différents pays européens.

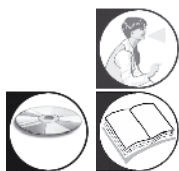
En 1748, Montesquieu publie *Considérations sur les causes de la grandeur des romains et de leur décadence*. En fait, cette réflexion devait être l'un des chapitres d'un important ouvrage de philosophie politique qu'il méditait depuis longtemps. Cet essai, que, pendant quatorze ans encore, il rédigea, organisera, augmentera, remaniera, sera l'œuvre de toute sa vie. Publié à Genève et sans nom d'auteur, cet ouvrage comporte trente et un livres. Il eut un immense retentissement et fut critiqué à la fois par les jésuites et les jansénistes. Les premiers, tout en finesse, et les seconds, avec virulence, lui reprochèrent ses critiques de l'Église, ses inclinations au déisme et à la religion naturelle (croyance en une divinité en dehors de toute église établie). Il sera également reproché à *De l'Esprit des Lois*, son analyse critique de la monarchie. Montesquieu répond aux accusations en publiant *La défense de l'Esprit des Lois*, une brillante clarification de sa réflexion et une redéfinition des éléments clefs de sa pensée politique. La Faculté de Théologie de la Sorbonne condamne cet essai et en fait extraire, les années suivantes, 17 propositions.

Poursuivant sa vie de notable, Montesquieu écrira encore *Lysimaque*, en 1754. Il meurt le 10 février 1755 à Paris, atteint par la fièvre jaune.

b) Les *Lettres persanes* : un roman épistolaire

Les *Lettres persanes*, parues en 1731, constituent un roman à l'intrigue fort simple : deux Persans, Usbek et Rica, arrivent à Paris et communiquent leurs impressions à des compatriotes. Ils reçoivent aussi d'eux des nouvelles de leur pays. Les seuls incidents ou retournements de situation sont le fait d'une sorte de roman enchâssé : Usbek reçoit de son sérail une quarantaine de lettres qui l'avisent d'une révolte des femmes et du suicide de sa favorite Roxane. C'est le choix de la forme épistolaire et la composition du roman qui vont faire l'originalité de cette œuvre. Il s'agit en effet d'un **roman épistolaire** dont les lettres s'échelonnent sur une huitaine d'années (1712 à 1720). Or, l'échange des lettres permet de créer du suspens, de multiplier les points de vue, de relativiser les jugements émis par les personnages ou de les infirmer malignement par la conduite des faits.

Les *Lettres persanes* constituent aussi un **roman du sérail**. Le genre, exotique et licencieux, était fort à la mode. Mais Montesquieu ne s'est pas contenté d'en reprendre les motifs pour de simples raisons tactiques. Si les lettres qui arrivent du harem d'Usbek rachètent par leur parfum le contenu parfois aride des autres échanges, elles n'en constituent pas moins une facette irremplaçable de la réflexion philosophique, à propos notamment de la condition féminine mais aussi des contradictions qu'elles révèlent chez Usbek, pris entre son désir de tolérance et ses réflexes phallogocratiques à l'égard de ses femmes.



2. Lecture analytique : Comment peut-on être Persan ?

Lisez le texte ci-dessous puis écoutez sa lecture sur votre académie en ligne.

Rica à Ibben, à Smyrne.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan ». Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre XXX, 1721.



Questions de lecture

Relisez maintenant, vous-même, le texte à voix haute, avant de répondre aux questions.

- 1 Identifiez les verbes de mouvement et leur temps.
- 2 Relevez les procédés qui soulignent l'intensité du discours.
- 3 Montrez que le récit fait de Paris un théâtre.
- 4 Comment les deux paragraphes sont-ils liés ?

- 5 Relevez le champ lexical du regard : qui regarde qui ?
- 6 Surlignez les termes qui expriment l'étonnement ; à quel(s) personnage(s) se rapportent-ils ? (voir l'étude de *Cyrano de Bergerac*, 2^e partie)
- 7 Comment les Parisiens sont-ils représentés ? Justifiez votre réponse par des expressions du texte.
- 8 Pour Montesquieu, qui est le plus « extravagant » : Rica ou les Parisiens ? Justifiez précisément votre réponse.
- 9 Que révèle la question finale ?
- 10 En utilisant les réponses aux questions précédentes, construisez le plan détaillé d'une lecture analytique afin de traiter la question suivante : **Comment le regard de l'Autre est-il mis en scène ?**



Éléments de réponse

I. La théâtralité du passage

La première caractéristique de ce passage tient à son intention dramatique : la forme épistolaire repose sur la narration par laquelle le Persan Rica relate son expérience. Et la vivacité du récit sert la première intention de Montesquieu : séduire son lecteur.

1 La dramatisation

Le texte présente une action⁶⁷ rythmée par **les verbes de mouvement** : « j'arrivai », « je sortais ». Le système temporel au passé permet en outre de souligner la structure du récit par l'utilisation du **passé simple, qui met en relief les moments importants** : « j'arrivai », « cela me fit résoudre ». Ce passé simple est ensuite relayé par **des imparfaits de répétition** : « Si je sortais [...], tout le monde se mettait... », « si j'étais aux Tuileries [...], je voyais... », « si j'étais aux spectacles [...], je voyais... » : les actions sont démultipliées. Le jeu des temps permet, lui, de soutenir l'intensité dramatique, également entretenue par le narrateur, qui se met lui-même en scène : l'expression de la subjectivité donne au discours le ton d'une confidence adressée à son correspondant – et de ce fait au lecteur. On repère aussi **l'expression des sentiments**, par exemple dans la phrase : « j'entraî tout à coup dans un néant affreux ».

2 L'intensité dramatique

Le récit présente une forte intensité dramatique, soutenue par différents procédés. La première catégorie de procédés tient à l'expression de la subjectivité, dont nous avons déjà relevé certains aspects. Nous remarquerons également **la forte densité des intensifs** : « tant », « si » associé à un adjectif (« si curieux et si rare ») ; la répétition de « toutes »

67. On se souviendra que le terme action se dit en grec « drama » : il y a dramatisation lorsque l'action est soulignée avec intensité par le narrateur.

poursuit aussi le même objectif. Cette intensité tient également aux **procédés d'exagération**, très nombreux dans le texte : **l'hyperbole** « comme si j'avais été envoyé du ciel » ouvre une évocation où règne ensuite **l'accumulation** : « vieillards, hommes, femmes, enfants », et l'effet de démultiplication : « mille couleurs », « cent lorgnettes ». Nombreux sont les procédés qui permettent au narrateur de souligner l'importance de l'événement vécu.

3 La théâtralisation

Le narrateur se met donc en scène ; mais il met aussi en scène les Parisiens. L'ensemble de la lettre convoque des éléments propres au théâtre :

- **Le décor** est planté dès le début : Paris, les Tuileries ; les éléments de ce décor sont soulignés par des notations telles que « un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs » qui donnent un caractère visuel au récit.
- **Les costumes** sont également mentionnés : ceux des Parisiennes, on vient de le voir ; celui de Rica, qui en change pour mener son expérience : il quitte alors « l'habit persan ».
- **Les discours rapportés** au style direct achèvent de donner à ce récit une qualité théâtrale.
- **L'action** elle-même est organisée autour d'une intrigue simple : le Persan, curieux de constater l'intérêt qu'il éveille à Paris, change d'habit pour tester l'authenticité de cet intérêt. Il y a donc **péripétie** lorsque son statut change radicalement : « j'entrai tout à coup dans un néant affreux ».

II. Un récit fondé sur des renversements

Le discours s'organise autour d'un événement majeur, qui fait basculer Rica d'une situation glorieuse à une situation absolument contraire : le principe de renversement régit ainsi l'ensemble de la lettre.

4 Une structure en diptyque⁶⁸

Le passage s'organise en **deux parties** de dimension équivalente et **qui se font écho**. Des expressions sont reprises : le premier discours direct (« Il faut avouer qu'il a l'air bien persan ») est repris à la fin du texte (« Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? ») ; le terme « admirable », énoncé à la forme exclamative à la fin du premier paragraphe, revient à la fin de la lettre. Certaines expressions sont également reprises mais sous la forme d'une inversion : ainsi, alors que Rica était considéré par les Parisiens comme « envoyé du ciel », il « [entre] dans un néant affreux » quand il cesse de porter son costume persan. Cette dernière reprise, qui repose sur la référence implicite au paradis et à l'enfer, souligne le renversement de statut subit par Rica. C'est enfin un commentaire du narrateur

68. Un diptyque est à l'origine un tableau constitué de deux parties indépendantes mais complémentaires – par exemple la représentation conjointe du Paradis et de l'Enfer.

qui opère la transition entre le premier moment du texte – l'expérience de la gloire – et le deuxième moment – l'expérience de l'indifférence. Ce commentaire se situe en effet au début du second paragraphe, et montre une mise à distance de l'action par la réflexion : « je ne me croyais pas... », « cela me fit résoudre ».

5 Le changement du regard

Le récit repose sur une antithèse fondamentale qui montre non seulement un changement de statut pour Rica, mais aussi une attitude totalement contradictoire des Parisiens qui passent de la plus grande excitation à une indifférence absolue. Et ce changement se manifeste par le thème du regard, qui caractérise l'un et l'autre parti :

Les Parisiens	Rica
« je fus regardé », « voir », « lorgnettes dressées contre ma figure », « vu », « ne m'avoir pas assez vu », « sans qu'on m'eût regardé »	« chose admirable ! ⁶⁹ », « je me voyais », « pour voir », « je me vis »
Les Parisiens regardent Rica	Rica regarde les Parisiens ou se regarde à travers leur regard

Ce tableau met en évidence le subtil procédé sur lequel joue l'auteur : **la réciprocité du regard**. À la « curiosité » des Parisiens fait écho l'étonnement du narrateur. Le point commun est lié à l'étrangeté des Parisiens pour Rica et de Rica pour les Parisiens : Montesquieu joue sur le point de vue de l'étranger – ou de l'ingénu – qui utilise sa naïveté pour souligner l'incohérence des comportements observés.

6 L'étrangeté

Pour les Parisiens, Rica est un « homme [...] curieux », tandis que la curiosité des Parisiens lui paraît aller jusqu'à « l'extravagance ». Là s'arrête cependant le principe de réciprocité car **les Parisiens sont attachés à l'apparence**, tandis que **Rica décrit un comportement**. En bon voyageur, ce sont les mœurs de l'Autre qu'il commente : les mettre en scène permet de mettre ces mœurs en évidence. Ainsi, ces Parisiens se déplacent en nombre : tels des abeilles, ils bourdonnent ; ils sont curieux à l'extrême – et peu aventuriers : « des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre » et tout leur comportement, on l'a vu, est marqué par l'excès. Les Parisiens, de leur côté, ne s'intéressent qu'à l'habit de Rica. Cet écart entre les centres d'intérêt met en évidence deux aspects majeurs du texte : premièrement, **le véritable objet du regard, ce sont les Parisiens** qui deviennent donc ces Autres que décrit le récit de voyage ; deuxièmement, c'est sur eux que porte le jugement.

69. Le mot « admirable » vient du latin *mirari*, qui signifie « regarder » : est admirable ce qui suscite l'étonnement ou l'enthousiasme lorsqu'on le regarde. Montesquieu joue ici sur une étymologie bien connue au XVIII^e siècle.

III. L'exercice de la satire

Le renversement est l'un des procédés usuels de la satire – le terme désigne un discours dont le but est de critiquer avec virulence les mœurs de son temps. Comme Cyrano de Bergerac, Montesquieu utilise une forme proche de la relation de voyage – la lettre – pour transmettre sa vision du monde ; mais cette fois, l'étranger, c'est celui qu'on a l'habitude de rencontrer – ou soi-même, puisque les lecteurs de Montesquieu sont des Parisiens.

7 Le jeu du miroir : la caricature des Parisiens

La réciprocité des regards introduit un jeu de miroirs : Montesquieu tend à ses lecteurs, à travers le regard de Rica, un miroir dans lequel ils peuvent se voir agir. Or cette image n'est guère à leur avantage : tous les procédés sont réunis pour dessiner une véritable caricature des Parisiens :

- insistance sur le comportement avec les imparfaits de répétition qui donnent un aspect mécanique à ce comportement ;
- exagération : les hyperboles et tous les intensifs repérés auparavant permettent de forcer le trait ;
- caractérisation des Parisiens : « des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre ».

À cette amusante caricature s'ajoute l'ironie du narrateur, qui tient à la fois à la construction du passage et à sa chute : la question posée par les Parisiens a un double sens, c'est un bon exemple d'illogisme, mais aussi une interrogation de l'auteur sur l'identité culturelle.

8 La mise en scène de la superficialité

L'incohérence marque donc le comportement des Parisiens : l'« extravagance » mentionnée au début du texte est explicitée par la narration de Rica. Cette incohérence est mise en évidence par la soudaineté avec laquelle l'attitude des Parisiens change : « en un instant », « tout à coup ». Cette incohérence est corrélée à la question de l'apparence : le champ lexical du vêtement pointe ce thème : « habit », « ornements étrangers », « tailleur ». La théâtralité que nous soulignons en commençant trouve alors tout son sens : **Paris est un théâtre**, la société se donne en spectacle, et le regard sur l'Autre est conditionné par son costume. La question finale – « comment peut-on être Persan ? » – manifeste **l'étroitesse d'esprit qui découle de cette superficialité**.

9 Le regard sur l'Autre

Cette superficialité constitue la caractéristique majeure d'une société que l'auteur évoque avec ironie. La fantaisie du passage masque donc une critique sévère ; mais elle masque aussi une réflexion plus profonde sur le statut même de l'Autre. La question est envisagée doublement.

Pour les Parisiens, Rica est l'« étranger » ; or cette étrangeté enferme le Persan qui, en quittant l'habit qui le distingue, devient « libre ». **La relation des Parisiens à l'étranger est donc marquée par l'ethnocentrisme** : ils ne peuvent comprendre qu'on ne soit point parisien.

Pour Rica, les Parisiens sont des étrangers essentiellement étranges : leur comportement est marqué par l'« extravagance », et fait l'objet d'une observation comportementale précise.

Au-delà encore de ce rapport de l'Autre à son Autre, ce que Montesquieu met en évidence, c'est que l'étrangeté n'est en somme qu'une affaire d'« habit », d'apparence : en le quittant, Rica redevient un homme « apprécié au plus juste », dit-il avec ironie. Les Parisiens manifestent donc une indifférence à autrui, et l'homme est déclaré homme avant que d'être étranger.

Conclusion

« *Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* » : la phrase de l'auteur de comédies latines, Térence, reprise à leur compte par les humanistes (cf. cours d'introduction) trouve ici une illustration *a contrario*. Les Parisiens, les Européens en somme, voient l'apparence avant l'être. Érasme, en son temps, critiquait déjà cette supériorité du Paraître sur l'Être... L'on voit ainsi combien Montesquieu, considéré comme un « philosophe des Lumières », s'inscrit dans le droit fil de l'humanisme, et réactive un discours sur l'Autre et sur l'Homme qu'il est semble-t-il bien difficile de faire admettre par la société.



Vous avez lu cette lecture analytique avec attention. Pour la prolonger, pensez à constituer la fiche recommandée, et à utiliser votre répertoire pour noter les termes importants (cf. lecture analytique n° 1).



Exercice autocorrectif n° 1

Rédiger une introduction

Comme vous l'avez remarqué, la lecture ne comporte pas d'introduction : c'est maintenant à vous de la rédiger, en suivant la structure de toute introduction que vous trouverez rappelée ci-après.

Rappel méthodologique : Présenter l'extrait d'une œuvre

La présentation doit indiquer :

- ▶ une phrase d'annonce mettant en évidence l'intérêt du texte ou du problème qui va être traité,
- ▶ le nom de l'auteur, le titre de l'œuvre,
- ▶ le genre de l'œuvre,
- ▶ la date de publication,
- ▶ la place de l'extrait dans l'œuvre,
- ▶ la situation
- ▶ les axes de lecture qui seront suivis dans le développement.

► Reportez-vous corrigé de l'exercice n° 1 à la fin du chapitre.



Corrigé de l'exercice autocorrectif n° 2

Revoir l'énonciation

Étudiez l'énonciation dans le texte suivant : aidez-vous de la fiche de révision pour ne rien oublier. Rédigez votre analyse dans un paragraphe argumenté.

Remarques

Vous vous interrogerez sur la présence du locuteur dans ce texte, afin de déceler son intention.

Soyez attentif, dans le paragraphe argumenté, à l'insertion des citations, qui doivent toujours être mentionnées par les guillemets. Cet usage facilite la lecture de votre travail, et contribue à le valoriser.

C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportements sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité calorifique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois ; ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la ténacité. Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique. Il y a nombre de gens qui en sont dupes et qui, à certaine distance, prennent la ténacité pour de la volonté, et une chandelle pour une étoile. Quand cet homme donc avait une fois ajusté ce qu'il appelait sa volonté à une chose absurde, il allait tête haute et à travers toute broussaille jusqu'au bout de la chose absurde. L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge. Cela va loin. En général, quand une catastrophe privée ou publique s'est écroulée sur nous, si nous examinons, d'après les décombres qui en gisent à terre, de quelle façon elle s'est échafaudée, nous trouvons presque toujours qu'elle a été aveuglément construite par un homme médiocre et obstiné qui avait foi en lui et qui s'admirait. Il y a par le monde beaucoup de ces petites fatalités têtues qui se croient des providences.

Victor Hugo, *Claude Gueux* (1834)

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 2 à la fin du chapitre.

B

Lecture analytique n° 4 : Bougainville, *Voyage autour du monde*

1. Qui est Bougainville ?



Exercice autocorrectif n° 3

Connaître la vie de Bougainville

À l'aide d'une encyclopédie ou en vous rendant sur Internet, répondez aux questions suivantes.

- 1 Quand Bougainville a-t-il vécu ?
- 2 Quelle carrière embrasse-t-il ?
- 3 Quand part-il faire un voyage autour du monde ?
- 4 Quand paraît le récit qui rend compte de ce voyage ? Quelle audience connaît-il ?
- 5 À quelle occasion se rend-il en Amérique du Nord ?
- 6 Comment s'achève sa vie, après la Révolution ?

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 3 à la fin du chapitre.



2. Lecture analytique n° 4 : La découverte de Tahiti



Lisez le texte ci-dessous puis écoutez sa lecture sur académie en ligne.

Bougainville rêve de fonder de nouvelles colonies et pense aux îles australes. Après maintes péripéties, le secrétaire d'État à la Marine accepte de le laisser explorer ce qu'on appelle alors " le Grand Océan " (le Pacifique). Bougainville embarque avec des navigateurs confirmés, mais aussi des membres de l'Académie des sciences, en particulier le naturaliste Commerson qui écrit lui aussi une relation de son séjour à Tahiti, qu'il idéalise bien davantage que ne le fera Bougainville.

Parti de Brest le 15 novembre 1766, ce dernier gagne les Malouines, puis Montevideo, passe le détroit de Magellan et, de là, se dirige franchement vers l'Ouest. Tahiti est jointe au début d'avril 1768. Bougainville et ses hommes vont y rester neuf jours. De son journal de bord, Bougainville compose le Voyage autour du monde, plus synthétique et moins idéaliste. Les trois premiers chapitres de la seconde partie content le séjour à Tahiti.

J'ai plusieurs fois été moi second ou troisième me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden : nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards mâles et femelles ; c'était le dernier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps Ereti⁷⁰ fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumonts, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées, car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé Toutaa, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds⁷¹. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée⁷². Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Bougainville, *Voyage autour du monde* (1772)



Questions de lecture

- 1 Soulignez les termes qui appartiennent au champ lexical du regard. Par quel thème ce champ lexical est-il prolongé ?
- 2 Relevez les modalisateurs. Quelle attitude révèlent-ils de la part de Bougainville ?
- 3 Quelles informations Bougainville apporte-t-il sur Tahiti ?

70. Chef de la tribu indigène rencontrée par Bougainville à Tahiti.

71. un pied = 30 cm environ.

72. *chants d'hyménée* : chants qui accompagnent normalement une cérémonie de mariage.

- 4 Comment se passe la rencontre entre Bougainville et les Tahitiens ? Récapitulez les différentes rencontres que ce texte met en scène.
- 5 Montrez que Bougainville développe une vision humaniste de l'Autre.
- 6 Montrez que ce texte constitue un éloge de Tahiti.
- 7 En quoi ce texte illustre-t-il le débat entre nature et culture ?
- 8 Bougainville insiste sur le thème du jardin : qu'évoque pour vous ce thème ?
- 9 En utilisant les réponses aux questions précédentes, construisez le plan d'une lecture analytique structurée pour répondre à la question suivante (qui constituera la problématique de l'étude) : **En quoi ce texte témoigne-t-il d'une nouvelle attitude vis-à-vis de l'Autre ?**



Éléments de réponse

Présentation du texte

Si le nom de Bougainville est surtout connu maintenant pour désigner une fleur rapportée de ses voyages, son œuvre appartient aux Lumières à double titre : d'abord parce qu'en relatant l'expédition qui lui a permis de découvrir Tahiti et ses habitants, il contribue à cet élargissement des horizons auquel les penseurs du XVIII^e siècle aspiraient ; ensuite, parce que la narration est pour lui l'occasion de transmettre une vision universalisante de l'homme, dans laquelle se retrouvent les esprits éclairés de son temps. Aussi Diderot voit-il en Bougainville toutes les qualités d'un « philosophe des Lumières » : « de la philosophie, du courage, de la véracité ; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations ; de la circonspection, de la patience ; le désir de voir, de s'éclairer et d'instruire... ». L'extrait que nous allons étudier témoigne de cette attitude nouvelle vis-à-vis de l'Autre, et nous verrons comment elle s'exprime à travers la narration. Après avoir étudié la visée informative du discours, nous montrerons que la rencontre avec les Tahitiens participe finalement à une réflexion philosophique sur l'Homme.

I. La visée informative du texte

Auteur d'une relation de voyage, Bougainville en respecte les paramètres établis avant lui depuis maintenant plusieurs siècles. Les topoï de ce genre se retrouvent donc tous ici.

1 Un regard extérieur porté sur l'île

Le voyageur se met d'abord en scène : « J'ai plusieurs fois été », « Je fis présent », « j'eus la visite ». Au début de chaque paragraphe, la présence du *je* locuteur permet d'assurer le relais entre le lecteur et le monde visité : Bougainville est le média qui permet à son lecteur, européen, d'entrer en contact avec ce monde lointain.

Deux thèmes vont alimenter ce contact. **Le regard d'abord**, mentionné dans le premier paragraphe : « nous voyions », « les apparences » ; il est prolongé par l'avis formulé ensuite : « ce peuple nous a paru aimer l'agriculture », et par le portrait de Toutaa. L'évocation de Tahiti, dans le tableau initial, a d'ailleurs une forte dimension visuelle.

Le second thème est celui de la rencontre, mise en scène au troisième paragraphe et soulignée comme un moment important par différentes expressions : « j'eus la visite », « lui rendre visite », « recevoir les visites ». Cette mise en scène est construite en écho à la rencontre première (cf. lecture complémentaire n° 1 ci-dessous).

Bougainville, à travers ces deux thèmes, se pose en un observateur qui transmet des informations sur des « choses vues » en vue d'un « devisement » (entretien) avec ses lecteurs.

② Un témoignage qui se veut impartial

L'authenticité de ce récit est assurée par **sa valeur de témoignage** : la prudence de l'énonciation met en évidence cette dimension. Ainsi, nous pouvons repérer différents modalisateurs : « je me croyais », « nous avons lieu de croire », « je crois ». Les nuances introduites par Bougainville dans son discours manifestent **le respect de l'altérité** : la curiosité éprouvée à l'égard du monde rencontré n'exclut pas d'en apercevoir les différences ; **l'incertitude domine le voyageur**, au contraire des Parisiens décrits par Montesquieu. La description de ce monde nouveau gagne de fait en authenticité : le lecteur partage la découverte de Bougainville en éprouvant, par la modalisation, ses moments d'incertitude.

③ Un tableau complet

On remarquera enfin l'exhaustivité de l'évocation : dans son *Voyage autour du monde*, Bougainville consacre de longs chapitres à la description de Tahiti : son séjour occupe les chapitres VIII à X de l'ouvrage, qui en comporte seize ; et c'est la halte la plus longue pour le voyageur, celle qui va rester attachée à son nom. Ce passage précis offre une évocation complète : il commence par **un paysage** (du début de l'extrait à « qu'entraîne l'humidité »), se poursuit avec **une première appréciation des mœurs**, avec la description des « troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers » (suite du premier paragraphe) et de leur accueil souriant. Dans le deuxième paragraphe, Bougainville évoque **l'économie du pays**, à travers ses activités agricoles. Enfin, dans le troisième paragraphe, le voyageur revient sur **les mœurs, évoquées plus précisément** à travers le récit de la cérémonie par laquelle Toutaa l'accueille sur l'île. Nous retrouvons donc les deux aspects majeurs déjà rencontrés dans les relations de voyage : l'intérêt esthétique et, surtout, l'intérêt éthique représentés par l'Autre.

II. La mise en scène d'une rencontre

Ce double intérêt est associé à une découverte : Bougainville mêle ici le récit des premières rencontres avec l'évocation des moments passés

à Tahiti, au deuxième paragraphe. Le point commun entre les premiers moments et le temps passé ensuite sur l'île est l'échange entre les indigènes et les Européens.

4 La mise en scène de l'échange

L'échange est en effet le thème majeur de ce passage. Il est représenté par un champ lexical dense et constamment présent dans le texte : c'est d'abord **le salut** accordé par les Tahitiens (« tous nous saluaient ») ; c'est ensuite **le « présent » offert par Bougainville** au chef du canton ; c'est enfin **le « présent » offert par Toutaa** au moment de sa visite à bord du navire de la *Boudeuse*, la frégate de Bougainville. Ce thème structure donc le passage et il est marqué par la réciprocité : la reprise du terme de « présent » construit en écho les deuxième et troisième paragraphes ; l'Européen offre des volailles et des graines aux Tahitiens, qui offrent, à leur tour, des denrées comestibles, des étoffes et des femmes. Marquée par la douceur, cette rencontre s'établit donc sur **la réciprocité** ; elle est marquée par **l'ouverture d'esprit** : l'« amitié » et l'« hospitalité » manifestées par les Tahitiens se confirment avec la « joie » qu'ils manifestent devant la proposition de Bougainville, et le bon accueil qui lui est ensuite réservé par Toutaa.

5 La vision humaniste de l'Autre

Une douceur générale baigne le passage dans une atmosphère heureuse, où se manifeste l'optimisme de l'explorateur. Cet optimisme est nourri par les conditions extrêmement favorables dans lesquelles s'opère la rencontre : leur évocation encadre le passage, l'hospitalité mentionnée au premier paragraphe trouvant son illustration dans la visite à Toutaa. De part et d'autre règne **une confiance**, qui traduit celle de Bougainville : la rencontre de l'Autre peut s'effectuer dans une attitude d'accueil et d'ouverture. Cet optimisme s'exprime également dans l'espoir que Bougainville nourrit : l'emploi du futur « seront bien soignées » souligne cette confiance en l'avenir. Au contraire des rencontres mises en scène dans les textes que nous avons précédemment étudiés, nous pouvons observer ici **une pacification des rapports avec l'étranger** : les Tahitiens sont stables (« assises ») et ne s'enfuient pas à l'arrivée des Européens, comme c'était le cas des indigènes décrits par Christophe Colomb. Ils accueillent **avec bienveillance** l'étranger qui accoste sur leur île, au contraire des Sélénites chez Cyrano de Bergerac et ils se montrent curieux des biens que cet étranger leur apporte, au contraire des Parisiens chez Montesquieu.

Cet optimisme rappelle la première période de l'humanisme, en ce qu'il exprime une confiance en l'Homme et en ses capacités de développement et d'ouverture. L'importance accordée à l'échange, thème majeur de ce texte, rappelle également les préoccupations humanistes. « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » : c'est bien cette attitude qu'adoptent les Tahitiens comme Bougainville. Ereti « [reçoit] avec joie » la « proposition » de Bougainville, qui de son côté, voit dans

ce peuple la capacité à se développer : « je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol ». L'humanisme apparaît aussi dans **le principe d'égalité qui règne sur la rencontre** : la réciprocité que nous avons remarquée souligne une égalité de condition entre les Européens et les Tahitiens qui cultivent ensemble la terre (deuxième paragraphe). Cette notion est prolongée par la mise en scène « d'hommes et de femmes », placés sur le même plan ; il n'y a pas non plus de différence entre les sexes.

III. La participation aux débats des Lumières

Si son discours reprend les préceptes humanistes, Bougainville n'en est pas moins homme de son temps. Et l'évocation de Tahiti participe largement aux débats des Lumières.

6 L'éloge de Tahiti

L'optimisme de Bougainville se perçoit à travers une vision très méliorative de Tahiti. Tous les paramètres sont ainsi réunis pour nourrir l'éloge. Les termes sont **laudatifs**⁷³, quel que soit le domaine d'observation : le paysage est composé de « beaux arbres », est baigné d'« une fraîcheur délicieuse » ; Toutaa est « d'une belle figure et d'une taille extraordinaire », valorisation ici soulignée par le chiasme ; en bref, l'île et ses habitants se caractérisent par **une grande beauté**. Sur le plan éthique, la même valorisation domine : **l'amitié, l'hospitalité, la faculté d'apprendre et de se développer** – « ce peuple nous a paru aimer l'agriculture » – caractérisent les Tahitiens. Cette vision uniquement méliorative donne au discours une dimension laudative. Au-delà de cet éloge, c'est **une utopie** que Bougainville met en place à travers cette évocation : la perfection du monde rappelle celle du paradis, mentionné par le rapprochement avec le jardin d'Éden ; elle rappelle aussi celle de l'île d'Utopia évoquée par Thomas More (voir le cours sur la littérature de voyage). Travail et amour font bon ménage à Tahiti (voir à ce sujet la lecture complémentaire n° 1). Fidèle à la tradition des relations de voyage, Bougainville évoque en filigrane un mythe antique attaché à l'île de Cythère : réputée dans l'Antiquité grecque comme le lieu de naissance d'Aphrodite⁷⁴, l'île était celle des amours. Ce mythe tient une grande place dans l'imaginaire poétique du XVIII^e siècle : le musicien François Couperin écrit, en 1722, une pièce de clavecin appelée «Le carillon de Cythère». Et Antoine Watteau a peint plusieurs tableaux évoquant Cythère, dont *Pèlerinage à l'île de Cythère* (1717).

7 Le débat entre Nature et Culture

Mais au-delà du rêve qu'elle propose en peignant un monde idéal, l'utopie est un moyen de mettre en scène des convictions et de participer à un débat. Nous retrouvons, sous la plume de Bougainville, la réflexion sur la rencontre entre Nature et Culture. Fidèle à l'esprit de Montaigne,

73. On appelle un terme « laudatif » lorsqu'il caractérise très positivement l'objet auquel il s'applique.

74. Déesse de la beauté et de l'amour.

Bougainville étend l'éloge de Tahiti à celui de la nature, considérée comme Providence : il évoque les « trésors que la nature verse à pleines mains » et le « sol le plus fertile de l'univers ». Mais, contrairement à Montaigne, il opère **une réconciliation entre cette Nature heureuse et la Culture** : en consacrant le cœur du passage à l'évocation de l'agriculture, il montre qu'il est possible que, **par l'échange des richesses et des savoir-faire** se développe **un rapport fructueux entre la nature et la culture**. La notion de « fruit » acquiert dans ce passage une dimension métaphorique : récurrente, elle souligne à la fois la prospérité du pays visité, et la capacité de l'homme à dégager des productions à partir de la nature – les « arbres fruitiers » annoncent ainsi ce mariage heureux entre nature et culture ; les fruits, entendus au sens large c'est-à-dire comme des productions nutritives de la terre, sont ensuite déclinés à travers une double énumération dans le deuxième paragraphe. La rencontre de l'Autre permet, quant à elle, de multiplier ces fruits, donc la prospérité.

8 Une conception pragmatique

À travers ce tableau se dessine une conception non seulement idéale mais aussi pragmatique⁷⁵ de cette relation entre Nature et Culture. Bougainville défend l'idée des philosophes des Lumières, selon laquelle le travail permet à l'homme de développer son environnement. Ce travail est ici représenté par l'agriculture – le jardinage en est la métaphore. « Il faut cultiver notre jardin », préconisait Voltaire en conclusion de *Candide*. Le jardin d'Éden a ici une nouvelle dimension : il représente la culture de l'Homme, appliquée aux conditions dans lesquels il évolue. C'est la culture de ce jardin, c'est-à-dire le travail sur les données de la réalité – la nature – qui permettra le progrès : le futur que nous relevions tout à l'heure rappelle la confiance des philosophes des Lumières dans le progrès, notion fondamentale pour ce mouvement.



Entraînement méthodologique : rédiger une conclusion

En vous aidant du rappel ci-dessous, rédigez une conclusion

Rappel méthodologique

- La conclusion comporte deux parties :
- une synthèse de la réponse apportée à la question ;
 - une ouverture sur une idée plus générale (suite de l'œuvre, mise en perspective dans l'époque, comparaison avec d'autres œuvres...).

75. Le pragmatisme est une attitude qui consiste à conduire une action en relation avec la réalité.



Conclusion rédigée

La relation de voyage retrouve donc ici tous ses aspects majeurs ; mais elle permet surtout à Bougainville de rappeler à ses lecteurs les convictions des Lumières. Tahiti devient dans ce passage une terre utopique, un jardin qui permet l'épanouissement de l'Homme par le travail. La rencontre de l'Autre, en nourrissant un échange équilibré, permet, quant à elle, de démultiplier les potentialités de progrès. L'harmonie soulignée par Bougainville comme l'un des aspects majeurs de Tahiti règne aussi sur sa pensée, car le navigateur réconcilie les conceptions parfois éloignées des philosophes des Lumières. À Rousseau, il accorde la supériorité de l'état de Nature ; de Voltaire, il reprend le pragmatisme ; avec Diderot, il célèbre la confiance en la Nature considérée comme une Providence, c'est-à-dire une instance supérieure bénéfique à l'Homme. Ailleurs, Bougainville nuancera cette vision d'un monde parfait – où la pratique libre de l'amour transmet aussi la petite vérole. Mais ce passage précis est un véritable manifeste philosophique où l'utopie croise le témoignage.



Lectures complémentaires



Voici deux autres extraits du récit de Bougainville :

L'arrivée au paradis et ses périls !

À mesure que nous avons approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant tayo, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié ; tous demandaient des clous et des pendants d'oreille. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrit quelque embarras ; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clai-

rement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes ? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le paillard d'arrière se placer à une des écoutes qui sont au-dessus du cabestan ; cette écoute était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoute, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés ; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. À peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

Une rencontre majeure

On a vu les obstacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se laissaient point de nous considérer ; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois tayo. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni

curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

Ce vieillard dont Bougainville fait ici le portrait nous rappelle, par sa défiance à l'égard des nouveaux arrivants, celui que Jean de Léry mettait en scène deux cents ans plus tôt, dans sa relation de *Voyage en terre de Brésil*. Et c'est ce même vieillard auquel Diderot, qui rédige ensuite le *Supplément au Voyage de Bougainville*, prête un discours sévère à l'égard de la société européenne.



Exercice autocorrectif n° 4

Tahiti dans la peinture européenne : Paul Gauguin, « Fatata te miti »

Peintre et sculpteur français né à Paris en 1848, Paul Gauguin meurt aux Marquises en 1903. Sa vie et son œuvre sont marquées par le voyage et l'exotisme : il passe sa petite enfance au Pérou, et l'achève dans l'océan Pacifique. En 1891, ruiné, il s'embarque pour la Polynésie et s'installe quasi définitivement à Tahiti, pour fuir la civilisation occidentale et ses conventions. Le tableau ci-dessous témoigne de l'intérêt du peintre pour ces paysages tahitiens associés à l'exotisme et au dynamisme.

- 1 Quelle est la fonction des objets représentés sur le tableau ? Observez les couleurs et analysez leur relation aux objets. Vous trouverez facilement une reproduction de ce tableau sur Internet.
- 2 Tracez les diagonales qui organisent le tableau, tracez ensuite une ligne médiane qui coupera le tableau dans le sens de la largeur. Comment est construit le tableau ?



© akg - images / Erich Lessing.

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 4 à la fin du chapitre.

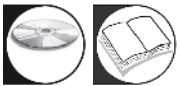
C

Lecture analytique n° 5 : Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*

Dans *L'usage du monde*, publié pour la première fois en 1963, Nicolas Bouvier (1929-1998), célèbre écrivain voyageur, narre un voyage entrepris avec son ami Thierry Vernet, dessinateur. L'extrait qui nous intéresse se situe au moment où ils sont installés pour la période hivernale à Tabriz, capitale de la province de l'Azerbaïdjan oriental, au nord-ouest de l'Iran.



© Horst Tappe / Fondation Horst Tappe / Roger-Viollet



Lisez le texte ci-dessous puis écoutez sa lecture sur académie en ligne.



Découvrir et se découvrir

Dans *L'Empire des Steppes*, de Grousset⁷⁶, je trouvais mention d'une infante⁷⁷ chinoise dont un khan⁷⁸ de Russie occidentale avait demandé la main. Les émissaires ayant pris quinze ans pour faire l'aller-retour et rapporter une réponse favorable, l'affaire s'était finalement conclue... à la génération suivante. J'aime la lenteur ; en outre, l'espace est une drogue que cette histoire dispensait sans lésiner⁷⁹. En déjeunant, je la racontai à Thierry, et vis sa figure s'allonger. Les lettres qu'il recevait de son amie Flo le confirmaient dans des idées de mariage qu'il ne comptait pas différer d'une génération. Bref, je tombais mal avec ma princesse.

Un peu plus tard, retour du *Bain Iran*⁸⁰, je le trouvais sur le point d'éclater. J'allai faire du thé pour lui laisser le temps de se reprendre et quand je revins, c'était : « Je n'en peux plus de cette prison, de cette trappe » – et je ne compris d'abord pas, tant l'égoïsme peut aveugler, qu'il parlait du voyage – « regarde où nous en sommes, après huit mois ! piégés ici. »

Il avait déjà assez vu pour peindre toute sa vie, et surtout, l'absence avait mûri un attachement qui souffrirait d'attendre. J'étais pris de court ; mieux valait aborder cette question-là le ventre plein. On mit le cap sur le *Djahan Noma*⁸¹ et, tout en rongeant un pilori, nous convînmes

76. Pour passer le temps, Nicolas Bouvier puise dans la bibliothèque de Tabriz.

77. *infante* : princesse

78. *Khan* : prince

79. *lésiner* : compter (de manière économe, voire avare)

80. *Bain Iran* : hammam de la ville où les deux amis passent l'hiver.

81. *Djahan Noma* : restaurant

qu'à l'été suivant, nous nous séparerions. Flo viendrait le retrouver dans l'Inde ; je les rejoindrais plus tard, pour la noce, quelque part entre Delhi et Colombo, puis ils s'en iraient de leur côté.

Bon. Je ne voyais guère que la maladie ou l'amour pour interrompre ce genre d'entreprise, et préférerais que ce fût l'amour. Il poussait sa vie. J'avais envie d'aller égarer la mienne, par exemple dans un coin de cette Asie centrale dont le voisinage m'intriguait tellement. Avant de m'endormir, j'examinai la vieille carte allemande dont le postier m'avait fait cadeau : les ramifications brunes du Caucase, la tache froide de la Caspienne, et le vert olive de l'Orda des Khirghizes plus vaste à elle seule que tout ce que nous avons parcouru. Ces étendues me donnaient des picotements. C'est tellement agréable aussi, ces grandes images dépliantes de la nature, avec des taches, des niveaux, des moirures, où l'on imagine des cheminements, des aubes, un autre hivernage encore plus retiré, des femmes aux nez épatés, en fichus de couleur, séchant du poisson dans un village de planches au milieu des joncs (un peu pu-ceaux, ces désirs de terre vierge ; pas romantiques pourtant, mais relevant plutôt d'un instinct ancien qui pousse à mettre son sort en balance pour accéder à une intensité qui l'élève).

J'étais quand même désemparé : cette équipe était parfaite et j'avais toujours imaginé que nous bouclerions la boucle ensemble. Cela me paraissait convenu, mais cette convention n'avait probablement plus rien à faire ici. On voyage pour que les choses surviennent et changent ; sans quoi on resterait chez soi. Et quelque chose avait changé pour lui, qui modifiait ses plans. De toute façon nous n'avions rien promis ; d'ailleurs il y a toujours dans les promesses quelque chose de pédant et de mesquin qui nie la croissance, les forces neuves, l'inattendu. Et à cet égard, la ville était une couveuse.

© Éditions La Découverte - www.editionsladecouverte.fr



Questions de lecture

Cette étude étant la dernière de la séquence, les questions qui suivent vous permettront de vérifier que vous vous êtes bien approprié l'exercice qu'est la lecture analytique, en vous donnant la possibilité de dégager trois axes d'analyse. À vous de repérer et d'analyser les éléments venant étayer ces axes.

N'oubliez pas de relire maintenant, vous-même, le texte à voix haute.

- 1 Comment le locuteur définit-il le voyage dans cet extrait ?
- 2 Expliquez le débat qui oppose les deux amis.
- 3 Quelles sont, d'après Nicolas Bouvier, les motivations essentielles du voyageur ?



Éléments de réponse

Introduction

Voyageur célèbre pour la qualité de ses récits, Nicolas Bouvier (1929-1998) livre du monde une image empreinte de sagesse où le regard sur les terres étrangères va de pair avec une méditation sur soi et sur le rapport aux autres. Dans *L'usage du monde*, l'auteur nous livre ainsi le récit du voyage qu'il a effectué avec le dessinateur Thierry Vernet, en Fiat Topolino, de la Yougoslavie à l'Afghanistan, entre juin 1953 et décembre 1954. Ce passage les met en scène alors qu'ils passent l'hiver à Tabriz, ville iranienne cernée par la neige. Soumis à l'immobilité, les deux voyageurs confrontent alors leur expérience d'un voyage qui, cessant d'être mouvement, les livre à l'introspection. Nous verrons ainsi quelle relation l'auteur instaure avec le monde dans cette expérience inédite du décentrement. Après avoir étudié quelle conception du voyage il met en lumière, nous verrons que cette conception même est l'objet d'un débat entre les deux amis et que le principal enjeu du voyage est de confronter le voyageur à lui-même.

1 La conception du voyage proposée

L'écriture est pour Nicolas Bouvier l'occasion d'une réflexion sur le voyage : entre narration et essai, l'ouvrage expose ainsi une réflexion personnelle sur l'expérience vécue.

a) La caractérisation du voyage

Le voyage est en effet, en tant qu'expérience, au centre de ce passage. De nombreuses expressions sont utilisées en substitut du terme « voyage », mentionné une seule fois, et le caractérisent : « l'aller-retour », une « entreprise », « la boucle ». De ces expressions se dégagent trois aspects majeurs du voyage : il est **cheminement, mouvement**, ce qui l'inscrit dans le dynamisme ; et il est associé à **l'incertitude**. Il est donc conçu comme une expérience personnelle fondamentale, où l'aventure stimule le voyageur – « m'intriguait tellement » – en même temps qu'elle peut le « désemparer ».

b) L'authenticité du témoignage

Cette conception complexe est validée par l'expérience même du locuteur. Apparent dans le texte, il est **le narrateur de sa propre expérience** : « j'étais pris de court », « j'avais envie d'aller égarer [ma vie] »... L'authenticité marque donc le propos, et donne une profondeur à cette réflexion sur le voyage. L'on retrouve ici à la fois un des topoï de la relation de voyage, établie sur l'authenticité de la narration et la sincérité du narrateur, et une évolution qui consiste à transmettre davantage les émotions ressenties que les découvertes occasionnées. Au XX^e siècle, l'heure n'est plus à l'exploration géographique : si Nicolas Bouvier, dans de nombreux passages de l'œuvre, met en scène sa rencontre avec l'Autre, ici, c'est de l'exploration de soi-même qu'il s'agit.

2 Un débat sur la conception du voyage, qui oppose les deux amis

Le passage ne met pas en scène l'altérité ni le voyage en lui-même, mais le débat qui oppose deux conceptions du voyage, le désaccord entre les deux amis.

a) L'opposition entre deux conceptions

Thierry Vernet et le narrateur ont jusqu'alors formé un duo, comme le soulignent le terme d'« équipe » ou l'expression « nous bouclerions la boucle ensemble ». L'amitié qui unit les deux voyageurs soutient la gravité de ce moment où **le désaccord s'installe** : « je le trouvai sur le point d'éclater ». Cette amitié soutient aussi l'effort de compréhension de l'auteur à l'égard de son ami : le quatrième paragraphe construit une réflexion sur l'écart entre deux conceptions du voyage. Et cet écart lui-même génère une double exploration de soi-même : **Thierry Vernet a découvert les limites qui s'imposent à son expérience**, comme le souligne l'expression : « quelque chose avait changé pour lui » ; face à lui, Nicolas Bouvier réfléchit à sa propre conception.

b) La mise en scène d'un débat

La séparation est ainsi l'occasion d'un débat, où dialoguent ces deux conceptions du voyage. **Pour l'un**, le voyage représente **la liberté**, suscite **le plaisir et l'envie**. **Pour l'autre**, il implique **un enfermement et une séparation insupportable** d'avec l'être aimé.

Nicolas Bouvier : éloge du voyage	Thierry Vernet : blâme du voyage
Liberté : « aller égarer [ma vie] », « mettre son sort en balance ».	Enfermement : « cette prison », « cette trappe », « piégés ici ».
Plaisir : « tellement agréable...ces grandes images dépliantes de la nature ».	Douleur de la séparation : « je n'en peux plus », « l'absence ».
Désir : « picotements », « ces désirs de terres vierges ».	

L'opposition radicale de ces deux conceptions construit une vision dialectique du voyage : en mettant en scène la séparation avec son ami, Nicolas Bouvier lève le voile sur **le revers de l'aventure, les difficultés qu'elle suppose**. Il pose aussi une condition nécessaire au voyage : la liberté du voyageur, qui tient à son absence d'attaches : « je ne voyais guère que la maladie ou l'amour pour interrompre ce genre d'entreprise ». La possibilité du voyage dépend donc d'une disposition personnelle.

3 Les enjeux du voyage

L'usage du monde, c'est-à-dire la possibilité de le rencontrer, n'est accessible qu'à condition d'**être « amoureux » du monde**. Cette conception est nouvelle : non plus guidée comme au début des temps modernes par la nécessité de l'exploration et/ou du commerce, le voyage devient une expérience personnelle gratuite. Il est donc essentiellement lié aux motivations du voyageur, qui ne lui sont plus extérieures.

a) Les motivations essentielles du voyageur

Nicolas Bouvier énonce méthodiquement, dans ce passage, les motivations qui le conduisent à poursuivre le voyage. **Le goût de la « lenteur », de l'espace** (« l'espace est une drogue que cette histoire dispensait sans lésiner »), **de « l'inattendu »**, sont parmi ces motivations. Mais ce goût lui-même est lié à une vie intérieure et à son développement : les références culturelles l'alimentent. La référence à *L'Empire des Steppes*, au début du passage, se double d'une référence implicite à Marco Polo, qui a également raconté cette histoire : **la lecture** agit comme un stimulus à l'aventure. Autre stimulus culturel : **la contemplation des cartes géographiques** ; ainsi, « la vieille carte allemande » suscite le désir de parcourir les « étendues » symbolisées par les couleurs. Ces expériences culturelles participent ainsi à la vie intérieure du voyageur : le voyage est précédé du rêve, de ce qu'en imagine l'auteur : « où l'on imagine des cheminements ».

b) La quête de soi--

La rencontre de l'Autre est, de ce fait, déterminée par une impulsion intérieure : l'imagination projette des représentations – celle, ici, « des femmes aux nez épatés » – que le voyageur va ensuite vérifier : la curiosité naît de l'imagination. Du même coup, l'exploration du monde est aussi le moyen de s'explorer soi-même : Thierry Vernet en fait l'expérience, qui découvre que son amour pour Flo lui est plus nécessaire que l'aventure entreprise ; Nicolas Bouvier, quant à lui, cherche à « accéder à une intensité qui l'élève ». Il met ainsi en évidence une fusion entre le monde et l'intériorité. Enfin, il découvre que **son ami et lui sont en perpétuelle évolution**, à la personnalité non figée. Plus précisément, le voyage et la découverte du monde sont **un moyen de changer le cours de l'existence** : « on voyage pour que les choses surviennent et changent ». Avec finesse, il en vient à faire une critique des promesses qui enferment un être humain dans une situation alors qu'il est voué à évoluer : « il y a toujours dans les promesses quelque chose de pédant et de mesquin qui nie la croissance, les forces neuves, l'inattendu ».

Conclusion

Extrait d'une relation de voyage, ce passage met davantage en évidence le moi du voyageur que l'Autre rencontré : l'expérience est ainsi intériorisée. Voyager selon Nicolas Bouvier, c'est s'inscrire dans un mouvement ; c'est aussi accepter l'emprise et l'influence du monde sur soi. Dans cette perspective, le voyage apparaît comme une métaphore de la vie : son mouvement consiste à l'« égarer », c'est-à-dire à accepter les aléas qu'elle comporte.

Corrigés des exercices



Corrigé de l'exercice n° 1

Le regard sur l'Autre fait l'objet, depuis la Renaissance notamment, de nombreuses réflexions et mises en scène. Au XVIII^e siècle, Montesquieu, philosophe des Lumières, réactive le débat dans un roman épistolaire. En effet, les *Lettres persanes*, publiées anonymement en 1721, mettent en scène le voyage à Paris de deux Persans, Rica et Uzbek. Adressée à leurs correspondants restés en Perse, la narration, extrêmement divertissante, n'en est pas moins très satirique : la fantaisie sert de masque à l'auteur pour aborder des sujets graves. La lettre XXX aborde ainsi un sujet sérieux : l'accueil réservé aux étrangers par les Parisiens. Et nous verrons comment le regard sur l'Autre est ici mis en scène. Après avoir étudié la théâtralité à l'œuvre dans ce passage, nous montrerons que l'ensemble du discours repose sur un renversement qui permet finalement une satire masquée et cependant virulente de la société parisienne.



Corrigé de l'exercice n° 2

Ce passage présente un portrait, et semble s'inscrire dans un roman. La situation d'énonciation est apparemment simple : un narrateur, neutre semble-t-il, présente un personnage – la première personne du singulier n'apparaît pas. En revanche, la présence du « nous », qui sert la double implication du locuteur et de son destinataire dans le discours, nous alerte sur la subjectivité possible du discours : le ton est moins objectif qu'il n'y paraît d'abord. On remarque ainsi l'utilisation du présent de vérité générale dès la première ligne : « qui sont composés ». Inscrit dans une description au passé, ce présent signale un commentaire de la part du narrateur qui, dans la première phrase, expose une réflexion personnelle sur une catégorie du genre humain. Le même procédé se retrouve dans deux autres passages : « Il y a nombre de gens [...] pour une étoile » et « L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise » à la fin du texte. Par conséquent, si l'on observe la proportion de la description et des commentaires dans le discours, on s'aperçoit que la réflexion occupe plus de place que le portrait lui-même : celui-ci est en fait un support pour exposer une vision de l'homme. Cette hypothèse se confirme à l'observation du lexique : fortement évaluatif, il émet une vision péjorative – « inertes », « dupes », « absurde »... Le portrait est donc satirique : c'est celui d'un « homme médiocre et obstiné », spécimen non unique comme le déclare la dernière phrase.



Corrigé de l'exercice n° 3

- 1 Né en 1729, sous le règne de Louis XV, Bougainville est mort en 1811, pendant le règne de Napoléon I^{er}.

- 2 Après des études universitaires poussées, il est très peu de temps avocat. Il embrasse la carrière des armes. Aide de camp du général Chevert, il fait partie, en 1756, de l'expédition du Canada sous les ordres de Montcalm. En 1759 Bougainville est promu colonel. En 1763, il quitte l'armée pour entrer dans la marine où il est nommé capitaine de vaisseau. Avec deux navires, Aigle et Sphinx, il part fonder une colonie aux îles Malouines, qu'il remet, trois ans plus tard, par ordre du roi Louis XV, aux Espagnols.
- 3 En 1766, il entreprend le voyage autour du monde qui le rendra célèbre. Avec la Boudeuse et L'Étoile, il gagne les mers du Sud par le détroit de Magellan. Son parcours le mène à la Nouvelle-Cythère en avril 1768 (Tahiti), puis aux Samoa, aux Grandes Cyclades (Nouvelles Hébrides), à la Nouvelle-Bretagne (îles Bismarck), à la Nouvelle-Guinée, à l'île Maurice. Après avoir franchi le cap de Bonne Espérance, il remonte vers Saint-Malo, où il accoste après deux ans et demi de voyage.
- 4 Son récit, publié en deux volumes en 1771 et 1772, est intitulé *Le voyage autour du monde par la frégate du roi 'La Boudeuse' et la flûte 'L'Étoile' en 1766, 1667, 1768 et 1769* connaît un immense succès. Si le bilan économique, scientifique et politique de l'expédition est plutôt négatif, le récit émerveillé de la « découverte » de Tahiti (en fait, l'anglais Wallis y est passé quelques mois auparavant), qu'en fait Bougainville va marquer les esprits et alimenter le mythe du bon sauvage.
- 5 De 1778 à 1782, Bougainville prend part en tant que chef d'escadre à la guerre d'Indépendance américaine, sous les ordres des comtes d'Estaing et de Grasse.
- 6 En 1790, il reçoit le commandement de la flotte de Brest, mais ne pouvant apaiser les troubles qui s'y produisent, il quitte la marine après en avoir refusé le ministère en 1792 pour se consacrer à l'étude des sciences. Bougainville est arrêté pendant la Terreur et libéré suite à la chute de Robespierre. En 1796, il est élu membre de l'Institut et membre du Bureau des Longitudes. Bonaparte le comble de dignités : sénateur en 1799, grand officier de la Légion d'honneur en 1804, comte d'Empire en 1808. Il préside le Conseil de guerre qui juge les responsables du désastre de Trafalgar, en 1809. Ce sera sa dernière fonction officielle. Il meurt le 31 août 1811.



Corrigé de l'exercice n° 4

- 1 C'est d'abord un éloge de la nature tahitienne que livre le tableau. La magnificence des couleurs célèbre l'exotisme des paysages, tandis que les objets représentés permettent, par références successives, d'identifier Tahiti : le paréo que la baigneuse est en train d'enlever, le pêcheur au harpon à l'arrière-plan. Ce paysage suscite manifestement l'enthousiasme du peintre, ce que manifeste la diffusion de la lumière : elle part du bas du tableau et conduit le regard dans un mouvement ascendant. Le choix des couleurs affirme par ailleurs une totale liberté ; l'insistance

sur les couleurs chaudes renvoie à la fois au climat et au bien-être ressenti par l'artiste. L'éclat des touches rouges fait sans doute référence à la végétation luxuriante de Tahiti, île connue pour la beauté de ses fleurs. Mais cet éclat tient surtout à l'influence de l'Impressionnisme, qui privilégia en peinture l'expression des sentiments sur le réalisme formel. Le choix des couleurs fait aussi de Gauguin le précurseur des Fauves, qui accentueront, au tout début du XX^e siècle, cette exploration de la couleur comme forme de langage.

- 2 Par ses choix esthétiques, le tableau apparaît comme une célébration de la vie. Sa construction confirme l'impression de vitalité : la division du tableau en deux parties réserve le premier plan à cette représentation de la nature, tandis que les figures humaines sont situées en haut, paraissant naître ainsi de cette nature prolifique. On peut lire, dans ces baigneuses, une référence au tableau de Botticelli (XV^e siècle, Renaissance florentine) « Naissance de Vénus », qui représentait une Vénus née de l'eau et célébrait aussi la vitalité de la nature. Le jeu du mouvement est essentiel également à cette représentation de la vie : la diagonale qui traverse le tableau de son angle bas droit à son angle haut gauche suit le mouvement de la seconde baigneuse. La première, statique en revanche et plus imposante par le jeu de la perspective, imprime à l'ensemble une stabilité qui situe le mouvement comme celui de la vie, et non comme un élan chaotique.

L'harmonie domine donc ce tableau. La paix se dégage d'abord de sa composition : les trois figures représentées dans la partie supérieure se situent aux trois pointes d'un triangle dont la base est parallèle au bas du tableau : ce procédé, emprunté à la peinture classique, permet d'installer la stabilité de l'ensemble. L'harmonie est aussi entretenue par l'accord entre le mouvement de l'arbre, à gauche, et de la vague, en bas. Les figures féminines exposent leur corps et leur liberté : aucune pudeur ne retient l'expression de sa nudité par la baigneuse en train de plonger, ni le mouvement par lequel la femme au plan le plus près du spectateur se dénude ; elles s'exposent sans pudeur au pêcheur représenté de face tandis qu'elles sont de dos – un homme qui renvoie au spectateur la vision de cette beauté du corps féminin libéré.

Paul Gauguin reste à sa façon fidèle, dans la série de tableaux qu'il compose sur et à Tahiti, à l'image idéale que transmettait Bougainville au siècle précédent. ■